CHAPITRE VI

24e REGIMENT D'INFANTERIE
1803 à 1815

« Le brave 24e. »
(Golymin, 26 décembre 1806.)

Un arrêté des Consuls, en date du 24 septembre 1803, avait rendu aux troupes d'infanterie le nom de régiment qu'elles avaient perdu en 1793. En exécution de cette mesure, certains corps disparurent : la 49e demi-brigade de ligne fut de ce nombre et se fondit dans la 24e.
On tira au sort lequel des deux numéros disparaîtrait ; la 24e fut favorisée et son chef, le colonel **SÉMÉLÉ** fut maintenu à la tête du nouveau régiment.
Le 24e de ligne se composa donc de 4 bataillons, dont deux provenaient de la 49e demi-brigade; chacun de ces bataillons comptait neuf compagnies dont une de grenadiers ; le 4e bataillon tenait lieu de dépôt.
A la fin de l'année 1803, les 1er et 2e bataillons du régiment, faisant partie de l'armée d'Angleterre, étaient au camp de Brest ; forts de 800 hommes chacun, ils s'exerçaient journellement aux embarquements et aux débarquements sur l'escadre de l'amiral **GAUTHEAUME**. Les deux autres bataillons occupèrent successivement les casernes de la ville et les îles voisines.

1804

Le 14 juillet, dans l'église des Invalides, l'empereur **NAPOLÉON** fit, lui-même, avec une grande solennité la première distribution des croix de la Légion d'honneur, en présence de l'élite de l'armée française.
L'année 1804 se passa ainsi en mouvements sans importance et ne fut marquée que par le couronnement de l'empereur auquel assista une députation du 24e. Ce même jour, les députations le tous les corps reçurent, au Champ de Mars, les nouveaux drapeaux dont la hampe était surmontée de l'aigle impériale.

1805

Les premiers mois de 1805 furent consacrés aux préparatifs de la descente en Angleterre ; les hésitations de nos marins firent avorter cette belle entreprise ; d'ailleurs, l'Empereur allait avoir besoin de toutes ses troupes sur un autre terrain.
Les intrigues de l'Angleterre qui se sentait directement et sérieusement menacée, la haine des autres puissances, jalouses de la grandeur de la France, amenèrent la formation d'une troisième coalition dans laquelle entrèrent la Russie, l'Autriche, la Suède, les Deux-Siciles et la Turquie.
Dès le mois d'août, les troupes françaises les plus éloignées du Rhin se portèrent vers la frontière. Le 24e qui faisait partie de la division **Maurice MATHIEU** du 7e corps, sous les ordres du maréchal **AUGEREAU**, prit le 5 septembre la route de Huningue[1]. Pendant cette marche à travers toute la

1 7e corps : maréchal Augereau.
1re division : général Desjardins.
1re brigade : général Lapisse.
16e léger. 7e chasseurs à cheval.

France, la conduite de ce beau régiment fut admirable ; pas une plainte ne fut portée contre lui. C'était un beau régiment, en effet, le 24e ; ses 1800 hommes, presque tous vieux soldats chevronnés, avaient combattu en Hollande, en Égypte, en Italie. Ils donnèrent partout l'exemple de la discipline et de la valeur.
Si le régiment ne fut pas aux éclatantes journées d'Ulm et d'Austerlitz, il n'en peut pas moins revendiquer sa part dans les succès de nos armes. Il prouva son énergie dans les opérations qui amenèrent la capitulation du général **JELLACHICH** et des 5,000 hommes de son corps d'armée, à Brégentz (Convention de Donrburen, 14 novembre). Le 24e se fit remarquer aux combats de Lindau, 13 novembre et de Brégentz, 14 novembre.
Furent cités pour leur belle conduite pendant ces marches difficiles : le commandant **d'AUCOURT**, les capitaines **DUNET** et **ROY**, l'adjudant-major **SIFFERMAN** et le lieutenant **PETIT**.

1806

Après ce succès, **AUGEREAU** se rapprocha de Vienne pour appuyer la Grande Armée, et cantonna aux environs d'Ulm (29 novembre). C'est là que vint le surprendre la nouvelle de la conclusion d'un armistice entre les armées engagées. Le corps d'**AUGEREAU** fut aussitôt dirigé sur Mayence pour protéger la Hollande, en cas de besoin ; il se concentra autour de Heidelberg et vint, après la conclusion de la paix, s'établir dans le pays de Darmstadt (9 janvier) entre le Mein et le Neckar, la gauche au Rhin, la droite aux montagnes.

Campagne de Prusse

La paix de Presbourg ne fut, en réalité, qu'une suspension d'armes et la guerre recommença au mois de septembre, par l'entrée de la Prusse dans la quatrième coalition. L'armée française se concentra rapidement sur le Mein prête à fondre sur l'armée prussienne. Le 24e, toujours au 7e corps[1], se trouvait alors à Francfort ; il ne prit aucune part aux premières affaires glorieuses de Scheiltz et de Saalfeld, le corps d'armée s'étant borné à appuyer les mouvements du maréchal **LANNES**.

2e brigade : général Lamarque.
44e de ligne.| 105e de ligne.
2e division : général Maurice Mathieu.
1re brigade : général Sarrazin.
7e léger. 63e de ligne.
2e brigade : général Sarrut.
24e de ligne, 90 offic., 1876 h. 4e compagnie de sapeurs.
1 7e corps : maréchal Augereau (8 octobre 1806).
Avant-garde : général Durosnel.
7a chasseurs à cheval. Artillerie.
20e «
1re division : général Desjardins. 1re brigade : général Lapisse.
16e léger. 14e de ligne.
2e brigade : général Couroux.
44e de ligne. 105e de ligne.
2e division : général Heudelet. 1re brigade : général Amcy.
7e léger.
2e brigade : général Sarrut.
24e de ligne. 2 bataillons de Hesse-Darmstadt.
63e 1 « de Nassau.

Le 13 octobre, **AUGEREAU** prit position sur les hauteurs en arrière d'Iéna, tandis que **LANNES** et la Garde occupaient le Landgraffenberg ; l'armée était au bivouac, dans l'attente d'une bataille pour le lendemain.

Bataille d'Iéna (14 octobre)

Le 14, dès la pointe du jour, les troupes du maréchal quittèrent leurs emplacements à l'entrée du Mühl-Thal et prirent la route de Weimar, pour former la gauche de l'armée, conformément aux ordres de Napoléon. La 1re division, pour arriver plus tôt au poste qui lui était assigné, vers le sud-ouest de Cospoda, se jeta à travers les vignes et rendit ainsi libre la route de Weimar. Le 24e (2e division, général Heudelet) continua à suivre cette route dans le Mühl-Thal, mais en avançant très lentement à cause de l'encombrement occasionné par l'artillerie.
Cependant la bataille était engagée sur toute la ligne, et les premières troupes du 7e corps luttaient avec ardeur contre le corps saxon, aile droite des Prussiens. Le centre et la droite ennemis, vivement pressés auprès d'Iserstoedt par le corps de **LANNES** et la 1re division de 7e corps, paraissaient prêts à fléchir ; il n'y avait donc pas un instant à perdre aussi nos régiments étaient-ils lancés en avant à mesure qu'ils débouchaient sur le champ de bataille.
La brigade **SARRUT** étant arrivée à son tour et ayant pris l'extrême gauche de la ligne, face à Kötschau, le maréchal ordonna l'attaque à la baïonnette. Les Saxons n'attendirent pas le choc et lâchèrent pied. Les troupes françaises, dépassant alors la ligne des villages où l'on s'était battu avec acharnement, se portèrent en avant avec une force irrésistible, culbutant les bataillons ennemis et les mettant dans le plus affreux désordre.
Le maréchal **AUGEREAU** complimenta le colonel **SÉMÉLÉ** sur la belle conduite de son régiment, lui faisant connaître que le 24e avait contribué, par sa marche rapide et son impétuosité, à la prise d'une position formidable occupée par les meilleures troupes de l'ennemi et à la complète déroute de ce dernier.
Le colonel cita avec honneur le capitaine **TRIPE**, l'adjudant-major **GUYTON**, le lieutenant **FLAMAND**, le sous-lieutenant **GAZAN** et surtout le commandant **CASTILLARD** pour l'ardeur avec laquelle il avait lancé son bataillon sur l'ennemi.
La victoire d'Iéna, complétée par celle non moins éclatante d'Aüerstædt, avait anéanti l'armée prussienne : mais la guerre n'était pas terminée, car les masses russes s'avançaient sur la Vistule.
L'armée française se jeta à la poursuite des débris des Prussiens ; ce ne fut qu'une marche triomphale jusqu'à Berlin où le 7e corps entra le 26 octobre à midi ; il s'établit ensuite au delà de la capitale, la gauche appuyée à la Sprée.
La 2e division, où se trouvait le 24e, revint quelques jours après occuper Berlin et y resta jusqu'au 6 novembre. C'est pendant son séjour à Berlin que le 7e corps fut passé en revue par l'Empereur, le 29 octobre. Le 22e bulletin de la Grande Armée mentionne cette revue dans les termes suivants :

Berlin, 29 octobre 1806.

« Aujourd'hui à midi, l'Empereur a passé la revue du 7e corps que commande le maréchal Augereau. Ce corps a très peu souffert ; la moitié de ses soldats n'a pas eu l'occasion de tire un coup de fusil, mais tous avaient la même volonté, la même intrépidité. La vue de ce corps était magnifique : « Votre corps, a dit l'Empereur, est plus fort que tout ce qui reste au roi de Prusse, et vous ne composez pas le dixième de mon armée..... »

1806

Le 7 novembre, les troupes du 7e corps allèrent s'installer à Custrin, poussant leurs avant-postes sur la route de Driesen, avec mission de protéger le flanc gauche de la ligne d'opérations de l'armée en marche sur Varsovie.
Après être resté en observation dans les environs de Driesen jusqu'au milieu de novembre, le corps d'armée se porta vers Graudentz (16 novembre), sur la rive gauche de la Vistule. Il l'atteignit le 22 du même mois et se relia ainsi avec les troupes du maréchal **LANNES**, extrême gauche de l'armée.
Ces marches furent des plus pénibles ; **AUGEREAU** dit dans son rapport daté de Bromberg, le 20 novembre 1806 : « Nous sommes partis de Driesen le 16 novembre. Les chemins de là jusqu'ici sont affreux ; tout le pays est un vaste désert qui n'offre aucune ressource ; heureusement, la troupe était pourvue de subsistances. Toute la marche s'est faite dans le plus grand ordre et une sévère discipline a régné dans tout le corps d'armée. »
On manœuvra pendant quelques jours pour surprendre le passage du fleuve. Au cours de ces mouvements, quelques compagnies du 24e furent détachées devant Thorn pour protéger le passage des équipages près de cette place, et à Bromberg, pour garder les magasins de la ville. Le 2e bataillon fut envoyé à Wroclaweck pour observer les Russes et garder les bateaux rassemblés en vue du passage de la Vistule. Le 3 décembre 1806, un parti ennemi ayant débarqué à Viezawa, le chef du 2e bataillon le fit reconnaître par le capitaine **GUITON**, son adjudant-major. A l'approche des Français, le parti russe se rembarqua vivement, non sans avoir laissé sept hommes entre nos mains.
Les préparatifs étaient terminés ; **AUGEREAU** fit border la Vistule par ses régiments, entre la Narew et la Bzura, et tenta le passage en aval de l'embouchure du Bug, entre Utrata et Zakroczuk (11 et 12 décembre). Le 22 décembre, tout le corps d'armée était sur la rive droite, autour de Plonsk, ayant livré quelques combats partiels aux corps ennemis. La marche en avant fut aussitôt reprise, les Français en deux colonnes principales dont l'une se dirigea sur Pultusk et l'autre, dont faisait partie le 24e, sur Golymin.
Le pays dans lequel manœuvraient nos armées est extraordinairement difficile et entrecoupé de marais et d'un nombre considérable de cours d'eau ; à chaque pas il fallait combattre pour s'assurer le passage ; c'est ainsi que la division **HEUDELET** dut rétablir, sous le feu de l'ennemi, le pont de Pochocym, sur l'Uckra.
A tant de difficultés se joignait encore le manque de vivres. **AUGEREAU** écrivait le 10 décembre au grand-duc de Berg : « Voilà deux jours que les troupes sont absolument sans pain ». Le pays, naturellement pauvre, ne présentait plus aucunes ressources, après le passage des Russes, qui prenaient ou détruisaient toutes les denrées. Le moral du soldat resta bon, cependant, et la gaieté même de nos vaillantes troupes se maintint dans d'aussi pénibles circonstances. Le 24 décembre, la division **HEUDELET** prit part au combat assez sérieux qui fut livré en avant de Watieleck. Placée en réserve, elle se mit en mouvement au moment où les Russes, menacés d'être tournés, commencèrent leur retraite ; elle s'empara de trois pièces démontées par son artillerie.

Combat de Golymin (26 décembre 1806)

Le 26 décembre, les forces russes placées sous le commandement de **BUXHOEVEDEN**, furent attaquées par les corps de **DAVOUT** et d'**AUGEREAU,** à Golymin.
Tandis que **DAVOUT** s'avançait de front, **AUGEREAU** prononçait une attaque sur le flanc droit de l'ennemi. La division **HEUDELET** fut dirigée obliquement à gauche, dans l'intervalle entre les villages de Watkowo et de Golymin. Au moment où la division, qui avait brillamment enlevé le village de Watkowo, en débouchait, elle fut assaillie par la cavalerie ennemie ; se formant rapidement en carrés, elle en imposa aux Russes par sa ferme attitude, et les arrêta net.

Enfin les charges désespérées de l'infanterie ennemie vinrent se briser sur nos baïonnettes, et dans la soirée, les Russes étaient en pleine déroute, laissant sur le terrain une partie de leur artillerie et de leurs bagages, ainsi que de nombreux prisonniers.
Le 24e se distingua dans cette journée glorieuse pour le 7e corps, et mérita la mention suivante dans le 47e « Bulletin de la Grande Armée », daté de Pultusk, le 30 décembre : « Le colonel **SÉMÉLÉ**, du brave 24e de ligne, a été blessé ». Le régiment n'y perdit cependant que quelques hommes. Furent cités pour leur belle conduite : les capitaines **MENAN, CHEVILLARD, DEVILLIERS, LESSARD** et **PRIOUX** ; le lieutenant **GUITON** ; les adjudants-majors **HENRY** et **DEMAY** ; les sous-lieutenants **GUILLOT, MEILLEUR, GAZAN** et **MARNIER**.
Le lendemain, le 7e corps occupa Golymin, où fut installé le quartier général de l'Empereur. A partir de ce moment, nos troupes se massèrent entre la Narew et l'Ukra, et prirent définitivement leurs quartiers d'hiver. Il était impossible, en effet, de se mouvoir dans ces contrées qui ne présentaient plus qu'une immense mer de boue et d'eau. Le 24e, fort de 86 officiers et 2,214 hommes, cantonna dans un grand nombre de petites localités, entre la Vistule et l'Ukra, en arrière des troupes du maréchal **SOULT**. C'était la première fois, depuis le commencement de la campagne, que nos soldats trouvaient un peu de repos dans des lieux habités ; jusque-là ils avaient toujours bivouaqué.
Les Russes, de leur côté, battus dans une série de violents combats et découragés, s'étaient retirés au delà de l'Ukra et de la Narew, dans d'immenses forêts d'où il était impossible de les déloger, à cause de l'état du ciel et du sol.
Cette inaction ne fut pas de longue durée ; car, dans les derniers jours de janvier, on apprit que les têtes de colonnes ennemies se montraient sur la Passarge et attaquaient nos positions.
Les cantonnements de l'armée furent levés ; ceux du 24e le 30 janvier, et l'on marcha en avant, menaçant de tourner les Russes. Ceux-ci n'eurent que le temps de se retirer vivement sur leurs réserves, et s'établirent solidement à Eylau. Là allait se livrer une des batailles les plus sanglantes des temps modernes.

Bataille d'Eylau (8 février 1807)

Dès le 7 février, nos avant-gardes s'engagèrent avec les arrière-gardes russes, qui durent évacuer la ville d'Eylau vers 10 heures du soir, après un combat acharné. Les troupes du 4e corps (maréchal Soult) l'occupèrent aussitôt, et celles du 7e (Augereau), vinrent s'établir un peu en arrière de la droite du 4e, à une demi-lieue au sud de la ville. On attendait le maréchal **NEY**, qui devait déborder l'aile droite des Russes, tandis que **DAVOUT** les tournerait par leur gauche.
L'affaire s'engagea dans la matinée par une épouvantable canonnade dont les Russes souffrirent beaucoup, parce que leurs troupes avaient été établies en profondeur ; les Français, au contraire, rangés en ligne mince, perdirent bien moins de monde. L'infanterie russe voulant profiter de l'effet de cette lutte d'artillerie et se formant en colonne, s'ébranla et se porta sur Eylau ; elle fut repoussée par les troupes du 4e corps.
Cependant **DAVOUT** entrait en ligne vers Serpallen, à 2 kilomètres au sud-est d'Eylau, et refoulait devant lui l'infanterie et la cavalerie ennemies.
A cette vue, **NAPOLÉON** fit avancer le 7e corps et lui ordonna d'attaquer le centre de l'ennemi.
Chacune des deux divisions d'**AUGEREAU** se forma en colonne serrée, et cette masse d'environ 5 à 6,000 hommes déboucha entre le village de Rothenen et le cimetière d'Eylau, où se tenait l'Empereur avec sa garde. Il était 10 heures du matin.
Après avoir franchi ce défilé, les divisions **DESJARDINS** et **HEUDELET** (le 24e faisait toujours partie de cette division) se formèrent en bataille, la 1re brigade de chaque division déployée, la 2e en carré derrière les ailes. Dès leur apparition, les divisions du 7e corps furent assaillies par un feu de mitraille des plus vifs ; nos braves troupes n'en furent pas déconcertées. Tandis qu'elles gagnaient du

terrain, elles furent tout à coup aveuglées par une rafale de vent et de neige, perdirent leur direction et vinrent donner contre les masses ennemies. Les Russes, démasquant tout à coup une batterie de 72 pièces de canon, couvrirent de mitraille cette malheureuse mais inébranlable infanterie, et la contraignirent à la retraite après lui avoir infligé des pertes considérables. Ce n'était pas assez de tant d'infortune, la cavalerie russe fondit sur les débris de ce corps dont les chefs étaient tués ou blessés. Nos braves bataillons résistèrent avec une indomptable énergie, mais durent céder le terrain, sans se rompre, malgré les efforts d'un ennemi enhardi par le succès ; ils se rapprochèrent du cimetière et ne prirent plus aucune part à la fin de la bataille.

Toute notre cavalerie, entraînée par l'intrépide **MURAT**, s'élança à son tour chargeant le vainqueur avec furie, tandis que la vieille garde sortant du cimetière marchait à la baïonnette. Les masses russes furent culbutées et leur centre détruit.

Mais alors parurent sur le champ de bataille les 8,000 Prussiens de **LESTOQ** qui purent rallier une partie des réserves russes et se jetèrent ensemble sur les troupes fatiguées de **DAVOUT** au sud de Kuschitten. Ils ne purent cependant venir à bout de la ténacité et de l'énergie des divisions **FRIANT** et **GUDIN** qui leur barrèrent le passage.

La nuit mit fin à cette horrible bataille dans laquelle près de 4,000 hommes furent tués ou blessés.

Le soir, les feux de bivouac du 24e ne réunirent que 7 officiers et 200 hommes groupés autour du drapeau ; le reste était couché dans la neige, fauché par la mitraille.

Le lendemain les survivants, égarés par la tempête, rejoignirent le régiment réduit à 8 ou 900 hommes[1].

Les deux armées, après des fatigues aussi grandes et une bataille aussi terrible, avaient besoin de repos ; elles prirent leurs quartiers d'hiver. Ce qui restait du 7e corps recula vers Freistadt, à l'ouest d'Eylau, puis jusque derrière la Passarge. Il y fut dissous le 21 février, et ses débris répartis entre les corps de Davout, de Soult et de Ney. Les 3 bataillons du 24e, à l'effectif de 1186 hommes, dont 250 incapables de porter les armes, furent versés au 1er corps d'armée, maréchal **BERNADOTTE**, 1re division, **DUPONT**. Ils furent dirigés sur Wormditt où était cantonnée la 1re division.

Le 24e occupa Sumpf, Schönberg, Indendorf et Nicolaïken, derrière la Passarge, jusqu'au 25 février, et y reçut quelques renforts qui portèrent son effectif à 1541 hommes[2].

Le général **BENNINGSEN**, voyant l'armée française se retirer, voulut se donner les apparences de la victoire et prononça un mouvement offensif vers la Passarge. Il vint donner dans le corps **NEY** qui le reçut fort mal et lui infligea des pertes sérieuses ; c'est dans ce moment même que le maréchal **BERNADOTTE** s'établissait sur la basse Passarge et cherchait à s'installer dans Braunsberg, occupé par les Prussiens et les Russes.

---

1 Extrait du *Mémorial militaire des Français*, par le capitaine de Castelverd, page 443. Paris, Dumaine, 1846.
Article *Baïonnette* : « .. Cette arme, après avoir servi à gagner la bataille d'Eylau, fut employée à inscrire l'épitaphe du 24e régiment de ligne, qui succomba tout entier dans cette affaire. C'est avec la pointe d'une baïonnette qu'on incrusta sur une croix de bois, plantée sur le champ de bataille, à l'en droit même où périt le régiment, ces mots si simples et si éloquents : « *Ci-gît le valeureux 24e de ligne.* »

2 1er corps d'armée : maréchal Bernadotte (25 février 1807

1re division : général Dupont.

9e léger. — 32e de ligne.
24e de ligne (1541 hommes). — 96e «

2e division : général Lapisse.

16e léger. — 45e de ligne.
8e de ligne. — 54e «

3e division : général Frère.

29e léger. — 94e de ligne.
63e de ligne. — 95e «

Combat de Braunsberg (26 février)

Le général **DUPONT** fut chargé de l'opération ; formant sa division en deux colonnes, il les fit avancer, celle de droite par Petelkau, et celle de gauche, où était le 24e sous les ordres du général lui-même, par la route de Mulhausen à Braunsberg. Le 24e était l'avant-garde avec le 9e léger.
La colonne de droite, général **La BRUYÈRE,** aborda le village de Zagern et refoula l'ennemi dans un ravin entre cette localité et Braunsberg ; **DUPONT**, de son côté, avait occupé la position de Haugendorff ; il se voyait près d'en être délogé lorsque survint le 24e. L'intrépide colonel **SÉMÉLÉ** n'avait pu rester en seconde ligne ; à la vue des progrès des Russes, il lança son régiment à la baïonnette et compromit la retraite de l'adversaire en le tournant sur sa droite. A la faveur de ce précieux concours, la position nous resta ; mais l'ennemi se reforma aussitôt sur de nouvelles positions en arrière et dans la ville même, où il tint avec une ténacité et un courage remarquables.
La lutte recommença donc furieuse et l'on en vint à se prendre corps à corps dans les jardins et les ruelles des faubourgs ; ce combat se termina par la déroute de l'ennemi. Entraîné par sa bouillante ardeur, le 24e s'attacha aux pas du vaincu et ne s'arrêta que quand l'ordre formel lui en fut donné.
Le lendemain, la division fut passée en revue par le prince **de PONTE-CORVO**. Lorsqu'il fut en face du 24e, encore diminué par le combat de la veille, il s'arrêta et lui adressa les plus grands éloges sur sa belle conduite dans les deux journées d'Eylau et de Braunsberg.
Le général **DUPONT** rédigea un rapport spécial sur l'admirable conduite du colonel **SÉMÉLÉ** et du 24e régiment; il cita comme s'étant particulièrement distingués : l'adjudant-major **GUYTON**, : les capitaines **MENEAU** et **BOUTEILLOUX**, les lieutenants **TASSET, HENRY** et **PETIT**, les sous-lieutenants **MARNIER, LECLERC** et **BARDOLET**, les sergents-majors **DESMAZURES** et **PROVOST**.
Plusieurs de ces vaillants officiers reçurent, par leur nomination au grade supérieur, la juste récompense de leur valeur; quant au chef de tous ces braves, le colonel **SÉMÉLÉ**, il fut cité dans le 64e bulletin de la Grande Armée, daté d'Osterode le 2 mars 1807, pour sa conduite distinguée dans le combat[1].

Démonstration sur la basse Passarge (2 mars 1807)

L'Empereur tenait à donner à ses troupes un repos qui leur était absolument nécessaire ; il fit donc exécuter par les corps **SOULT** et **BERNADOTTE** une démonstration sur la basse Passarge. dans la direction de Koenigsberg. Ce mouvement, qui menaçait la ligne de retraite de **BENNINGSEN**, calma l'ardeur de ce général et le fit rétrograder sur sa base d'opérations.
Nos troupes, harassées de fatigue, transies par un froid de 10°, prirent enfin leurs quartiers d'hiver où elles ne furent plus inquiétées. Au régiment fut assignée la petite ville de Frauenberg coquettement assise sur la côte de Frische-Haff.

---

1 63a Bulletin de la Grande Armée :

« Osterode, 28 février 1807.

« … Le 26, à 2 heures après-midi, le général Dupont se présenta devant Braunsberg, attaqua la division ennemie, forte de 10,000 hommes, la culbuta à la baïonnette, la chassa de la ville et lui fit repasser la Passarge, lui prit 16 pièces de canon, 2 drapeaux, et lui fit 2,000 prisonniers. Nous avons eu très peu d'hommes tués....., etc. »

64e Bulletin : «... Voici quelques détails sur le combat de Braunsberg : Le général Dupont marcha à l'ennemi sur deux colonnes. Le général La Bruyère, qui commandait la colonne de droite, rencontra l'ennemi à Ragern, le poussa sur la rivière qui se trouve en avant de ce village. La colonne de gauche poussa l'ennemi sur Willenberg, et toute la division ne tarda pas à déboucher hors du bois. L'ennemi, chassé de ses positions, fut obligé de se replier sur la rivière qui couvre la ville de Braunsberg ; il a d'abord tenu ferme, mais le général Dupont a marché à lui, l'a culbuté au pas de charge et est entré avec lui dans la ville, qui a été jonchée de cadavres russes.

« Les généraux Barrois, Lahoussaye, le colonel Sémélé, du 24e de ligne..., ont mérité des éloges particuliers..... »

Le colonel **SÉMÉLÉ** y réorganisa son régiment en deux bataillons à l'effectif de 62 officiers et 1662 sous officiers et soldats. A cet effet, les cadres du 3e bataillon furent dirigés sur le dépôt du corps, à Huningue, et les soldats versés dans les deux premiers bataillons.
C'est pendant son séjour à Frauenberg que le 24e reçut les récompenses accordées par l'Empereur, à la suite de cette rude campagne d'hiver. Le régiment eut une grande part dans la répartition de ces récompenses.
Les adjudants-majors **GUYTON, BOUDIN** et **NICOT** ; les capitaines **LAMY, RICHARD, LACHAPELLE, ROY, BELLIGNY** ; le lieutenant **CASTILLARD** ; le chirurgien-major **FORCADE** ; les sergents **MAHUET, LATIERRE, DESTOURNAU, BUISSON, BOUTELLE** et **COLINET** ; le voltigeur **CANORD** et le fusilier **VERGNES**, sont nommés chevaliers de la Légion d'honneur (74e bulletin de la Grande Armée).

Création des grenadiers réunis

Dans le but de renforcer l'armée par la création de troupes solides et aguerries, l'Empereur constitua en mai 1807, sous le commandement du général **OUDINOT**, le corps des grenadiers et voltigeurs réunis. Ce corps, qui comprenait 4 brigades à 2 régiments commandés par des majors, était formé de compagnies de grenadiers et de voltigeurs tirés des 3e ou 4e bataillons de la plupart des régiments. Chacun de ces nouveaux régiments était composé de 2 bataillons : le 1er avec 6 compagnies de grenadiers, le 2e avec 6 compagnies de voltigeurs[1].
Les grenadiers du 4e bataillon du 24e furent versés à Marienburg dans le 11e bataillon, et les voltigeurs du même bataillon dans le 12e, réunis en un régiment sous les ordres du major **VAUGRIGNEUX**. Ces deux compagnies étaient fortes de 6 officiers et 118 hommes ; parties de Huningue le 2 novembre, elles arrivèrent à destination le 9 juin 1807.
Le corps des grenadiers et voltigeurs réunis fut attaché au corps d'armée du maréchal **LANNES**.
Dans la nouvelle répartition des troupes, les 1er et 2e bataillons du 24e firent partie de la 1re brigade (général La Bruyère) de la 1re division (général Dupont) du 1er corps, sous les ordres du maréchal **BERNADOTTE**, bientôt remplacé par le général **VICTOR**[2].
L'armistice conclu après le combat de Braunsberg allait expirer et **NAPOLÉON** avait donné l'ordre de se mettre en mouvement le 10 juin ; il fut prévenu par **BENNINGSEN**, qui attaqua sur toute la ligne le 5 dès la pointe du jour
La soudaineté de cette attaque ne déconcerta pas nos troupes qui résistèrent bravement, elle amena cependant la retraite du maréchal **NEY**. Tandis que, par suite des ordres de **NAPOLÉON**, les corps se concentraient autour de Saafeld, le maréchal **BERNADOTTE** fut peu inquiété ; une tentative eut

---

1Composition de la 3e brigade : général Cohorn.
6e régiment: major Vaugrigneux.
11e bataillon, commandant Guéret : grenadiers des 24e, 54e, 63e, 94e et 105e de ligne.
12e bataillon, commandant Boidet : voltigeurs des mêmes régiments.
5e régiment, major Chemineau : 6 compagnies de grenadiers et 6 de voltigeurs.

2 1er corps : général Victor (juin 1807).
1re division : général Dupont.
1re brigade : général La Bruyère.|
9e léger. 24e de ligne.
2e brigade : général Barrois.
32e de ligne. 96e de ligne.
Effectif du 24e :
1er bataillon: 30 offic., 950 h. 2e bataillon : 29 offic., 941 h.
2e division : général Lapisse.
3e général Vilatte.

lieu cependant sur le pont de Deppen et fut repoussée par la division **VILATTE** ; **BERNADOTTE** y fut blessé et passa le commandement du 1er corps au général Victor.
Quant à la division **DUPONT**, elle fut tenue en échec dans ses positions de Petelkau, Zagern et Braunsberg par un corps prussien considérable, qui se borna à quelques timides démonstrations.
Le 10 juin, **VICTOR** ordonna une reconnaissance générale dans le but de se rendre compte si l'ennemi était encore en forces sur le front du 1er corps. Cette sortie se fit sans combat. Le lendemain, le 1er corps était appelé en toute hâte par l'Empereur qui, après avoir livré un violent combat aux Russes à Heilsberg, les poussait l'épée dans les reins sur l'Alle et se préparait à leur livrer une bataille décisive.
Un bataillon du 24e fut laissé à Braunsberg pour couvrir la ville, pendant que le corps d'armée filait sur la rive droite de la Passarge et marchait pendant toute la nuit. Le 12, ce bataillon rejoignit la division à Metsach. **VICTOR** ne put avancer que fort lentement, constamment arrêté par le général prussien **LESTOCQ** qui s'efforça de ralentir la marche du maréchal par d'incessants combats d'arrière-garde. **VICTOR** s'arrêta le 13 à Eylau. L'Empereur y était et prenait ses dernières dispositions pour la bataille du lendemain.
Voici la disposition des deux partis avant la bataille de Friedland.
L'armée russe, vivement talonnée par une partie de la Grande Armée, suivait la rive droite de l'Alle avec le désir de se rapprocher rapidement de Koenigsberg, sa base d'opérations, dont elle craignait d'être coupée.
NAPOLÉON, qui achevait la concentration de ses forces aux environs d'Eylau, avait deviné le plan des Russes et s'apprêtait à les acculer dans la boucle que forme l'Alle à Friedland, au moment précis où ils auraient passé la rivière, en ce point qui est le plus rapproché de Koenigsberg.

Bataille de Friedland (14 juin 1807)

Suivant les ordres de l'Empereur, le maréchal **LANNES**, précédant l'armée, marcha toute la nuit du 13 au 14 et se présenta devant Friedland vers 1 heure du matin. Il attaqua dès le petit jour, vers 3 heures, les têtes de colonnes russes qui débouchaient au même moment. Jugeant bientôt qu'il ne pouvait rien tenter de sérieux contre la ville avec des forces par trop inférieures, il prit de solides positions, entre les villages de Heinrichsdorf et de Posthenen et se maintint avec ses 25,000 hommes en face de toute l'armée russe. Il fut appuyé dans sa belle résistance par le corps du maréchal **MORTIER** et les grenadiers (Oudinot) qui s'illustrèrent en gardant les bois de Sortlack.
Cette lutte inégale durait encore vers midi, lorsque arriva **NAPOLÉON**, puis, les uns après les autres, nos divers corps d'armée.
L'Empereur prescrivit à toute sa gauche de ne point se porter en avant et de contenir les Russes sur place ; pendant ce temps, **NEY**, débouchant des bois de Sortlack à l'extrême droite, devait se jeter, tête baissée, sur Friedland pour s'emparer des ponts, unique retraite de **BENNINGSEN**. Au centre, et en réserve, près de Posthenen, **VICTOR**, avec la division **DUPONT** en tête, avait mission de soutenir ce mouvement. La Garde était derrière Posthenen.
A 5 heures du soir, au signal donné par **NAPOLÉON**, une salve d'artillerie annonça la reprise de la bataille. L'intrépide **NEY** s'élance avec son impétuosité habituelle et contraint tout ce qui est devant lui à une retraite précipitée ; mais à ce moment toute l'artillerie ennemie concentre son feu sur ses braves divisions qu'elle prend en écharpe et à revers. Il n'est plus possible d'avancer sous cet ouragan de mitraille ; à cette vue, la cavalerie de la garde russe tombe sur la gauche de **NEY** et oblige la division **BISSON** à céder du terrain. Heureusement **DUPONT** est là qui a vu ce commencement de recul.

Sans attendre qu'on lui donne l'ordre de marcher, il s'avance dans la plus belle attitude contre l'infanterie russe, tandis que les dragons de **LATOUR-MAUBOURG** ramènent la cavalerie ennemie.
Il oblige ces vieilles troupes à s'arrêter à leur tour, et par la superbe contenance de sa division rend la confiance aux soldats de **NEY**.
Toute l'artillerie de **VICTOR** reçoit alors l'ordre de s'établir avec celle du 6e corps sur le front même du maréchal **NEY**. **SÉNARMONT**, qui la commande, s'avance avec une audace inouïe en avant de nos troupes, s'établit en face des Russes et commence sur eux un feu terrible. Toute notre ligne reprend l'offensive un instant interrompue, et refoule les masses moscovites vers la rivière profonde et encaissée.
Pour l'ennemi, il faut arrêter à tout prix cette irrésistible poussée ; l'infanterie de la garde russe sort du ravin où elle est masquée et marche, baïonnette baissée, sur la division **DUPONT** qui longe le ruisseau. Celle-ci n'attend pas le choc, se jette résolument en avant, fait de la garde un horrible carnage et l'acule au ravin.
Tout fuit pêle-mêle : des groupes sont jetés dans la rivière : d'autres dans le ravin ; le reste s'entasse dans les faubourgs de Friedland, où vont les chercher les baïonnettes de nos vaillants fantassins.
Le 24e, se glissant à la gauche de l'étang et favorisé par l'encaissement du terrain, s'approche presque sans perte de la porte de Friedland par la route de Koenigsberg et pénètre dans la ville.
NEY et **DUPONT** se réunissent dans la malheureuse cité en feu et le 24e atteint les ponts au milieu de l'incendie.
L'armée russe est tournée ; ses communications sont coupées ; alors commence le rôle de l'aile gauche de l'armée française qui refoule les troupes de **GORSTCHAKOFF** vers Friedland ; celles-ci, en arrivant aux premières maisons de la ville, se heurtent aux divisions de **NEY** et **DUPONT**. La déroute des Alliés est à son comble et cette mémorable bataille se termine à 10 heures et demie du soir par la destruction de l'armée russe.
Malgré le rôle brillant joué dans cette belle journée par le 24e, les pertes du régiment furent insignifiantes : 3 hommes tués, 3 officiers et 13 hommes blessés. Le colonel **SÉMÉLÉ** y fit preuve du plus grand sang-froid : un obus ayant éclaté dans le corps de son cheval, le colonel fut projeté à quelques pas, mais se releva aussitôt et continua à combattre tout la reste de la journée.
Quelques jours après la bataille, le colonel **SÉMÉLÉ** reçut la juste récompense de son courage ; il fut nommé général, chef d'état-major du 1er corps et remplacé à la tête du 24e par le colonel **JAMIN[1].**
La bataille de Friedland mit fin à la guerre de la troisième coalition ; le 20 juin un armistice fut signé et la paix conclue le 7 juillet, à Tilsitt, avec la Russie et le 9 avec la Prusse.
Du 15 au 19 juin, le 24e prit part à la poursuite de l'armée russe jusque vers Tilsitt. Du 19 au 25 juin, il fut cantonné à Stolbeck. Après la signature de l'armistice, le 1er corps quitta ses bivouacs et commença à rétrograder d'abord derrière la rive gauche de la Prégel (26 juin), puis jusqu'à Spandau (18 juillet)[2].
Les compagnies d'élite du 4e bataillon qui, elles aussi, avaient pris une glorieuse part à la bataille de Friedland dans le corps des grenadiers réunis, tinrent garnison à Dantzick, Glogau et Baireuth ; elles comprenaient 2 officiers et 554 hommes.

---

17 e Bulletin de la Grande Armée :

« Vehlau, le 18 juin 1807.

« …. L'ennemi, qui y avait embusqué la garde impériale russe à pied et à cheval (ravin qui entoure la ville de Friedland), déboucha avec intrépidité et fit une charge sur la gauche du maréchal Ney, qui fut un moment ébranlée ; mais la division Dupont, qui formait l'aile droite de la réserve, marcha sur la garde impériale, la culbuta et en fit un horrible « carnage..... »

2 Effectif du 24e à cette date : 62 officiers, 1960 hommes.

Le régiment vint enfin se reposer à Berlin le 21 décembre 1807 et y resta jusqu'au mois de septembre 1808.

Affaires d'Espagne (1808)

NAPOLÉON, qui avait vaincu toute l'Europe, sentait bien que l'édifice construit par lui n'aurait aucune solidité tant que l'Angleterre resterait en armes ; il chercha à atteindre cette puissance par l'organisation du blocus continental.
Mais certaines puissances, telles que le Portugal, inféodées à la politique anglaise, étaient réfractaires à toute coopération ; d'autres, comme l'Espagne, étaient tièdes et n'agissaient que, mollement. L'Empereur prit la résolution de contraindre ces puissances par la force ; il fit donc partir **JUNOT** à marches forcées avec une partie des corps d'observation de l'Océan tandis que, sous prétexte de l'appuyer, d'autres troupes suivaient à distance et prenaient méthodiquement possession des points stratégiques de l'Espagne. Le 2e régiment provisoire où était le 3e bataillon du 24e fit partie de la 1re division du corps de **MONCEY** à destination de l'Espagne.
Les troupes qui entrèrent dans sa composition, et notamment le 3e bataillon du 24e, arrivèrent entre Bordeaux et Bayonne à la fin de décembre (28 décembre).
Le maréchal **MONCEY** entra à son tour en Espagne ; après avoir occupé Madrid, il se porta sur Tolède et livra aux Espagnols deux combats à Cabriel et Siete-Aguas, mais dut se replier sur Madrid pour ne pas être coupé par les forces ennemies qui grossissaient sur ses derrières (29 juin 1808).
A cette date, les 1er et 2e régiments provisoires se fondirent en un régiment de nouvelle création, le 114e de ligne (décret du 7 juillet 1808). En conséquence, les 4 compagnies du 24e qui formaient le 1er bataillon du 2 provisoire furent rayées des contrôles du corps et suivirent désormais le sort du 114e de ligne.
Les procédés pleins de déloyauté de **NAPOLÉON** indignèrent les Espagnols qui nous étaient, jusqu'à ce moment, dévoués et qui conçurent dès lors, contre nous, une haine farouche et implacable.
En peu de temps, l'Espagne entière fut en feu et les populations, fanatisées par les prêtres, se levèrent en masse.
Les forces que **NAPOLÉON** avait envoyées dans ce pays subirent de sérieux échecs. Il fallut bientôt les secourir avec une armée entière. L'Empereur en prit les éléments dans la Grande Armée.
Ainsi commença cette guerre d'Espagne où les grandes batailles furent rares, mais où chaque journée se signala par un combat sanglant ; où il fallut traquer un ennemi invisible, insaisissable ; guerre sans trêve ni merci, où chaque maison fut une citadelle à emporter, guerre qui marqua le commencement de nos revers et fut la cause de la ruine de la France.

Nouvelle organisation du 24e

Avant de commencer le récit de cette funeste guerre à laquelle le 24e allait prendre part, il est nécessaire de faire connaître sa nouvelle composition.
Par décret du 18 février 1808, le régiment, en garnison à Berlin et à Huningue, reçut une nouvelle organisation ; à partir de cette époque, il fut porté à 5 bataillons. Les 4 premiers, à 6 compagnies, dont 1 de grenadiers et 1 de voltigeurs, furent désignés sous le nom de bataillons de guerre ; le 5e, avec 4 compagnies de fusiliers, reçut le nom de bataillon de dépôt.

Marche du 24e de Berlin à Bayonne (14 août-21 octobre 1808)

Le 5 août, le maréchal **VICTOR** reçut l'ordre de porter le 1er corps d'armée de Berlin à Mayence ; les 3 premiers bataillons du 24e, qui faisaient brigade avec le 9e léger, se mirent en route le 14 août, sous le commandement du général **La BRUYÈRE**. Cette brigade (1re de la 1re division, général Ruffin) arriva à destination le 1er septembre, et reçut, dès son arrivée, l'ordre de continuer sur Bayonne. Le 24e quitta Mayence le 4 septembre avec les équipages et l'état-major de la division. Les principales étapes de cette longue route au cours de laquelle le régiment traversa toute la France furent : Kayserslautern, Deux-Ponts, Sarrebrück, Metz, Chalons, Melun, Orléans, Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux et Dax.

Le 11 septembre, en arrivant aux portes de Metz, le 24e fut reçu par le préfet de la Moselle, le maire et une députation du Conseil municipal et de la garde d'honneur. M. **de VAUBLANC**, préfet, ayant complimenté les officiers du régiment au nom du département, la colonne entra en ville sous un arc de triomphe décoré de fleurs et de devises, mais dont le principal ornement était le nom des victoires remportées par la Grande Armée.

Chaque soldat trouva dans son logement l'hospitalité la plus affectueuse et la plus empressée ; à 3 heures, le Conseil municipal donna aux officiers du régiment un grand dîner de 100 couverts ; un feu d'artifice grandiose et tout de circonstance, auquel tous les militaires furent invités, termina cette belle journée.

Au passage du duc **de BELLUNE** à Paris, le 22 septembre, le préfet de la Seine, à la tête du corps municipal, vint à sa rencontre jusqu'à la barrière de Pantin, lui adressa une allocution et lui remit les couronnes d'or offertes par la ville de Paris aux régiments du 1er corps. Ces couronnes furent fixées aux aigles par le préfet lui-même, aux sons des musiques et aux cris de : Vive l'Empereur !

Les troupes se rendirent ensuite au jardin de Tivoli où un banquet était préparé pour elles et pendant lequel la musique du Conservatoire exécuta des chants guerriers.

Le trajet du régiment jusqu'à Bayonne ne fut qu'une marche triomphale dans laquelle les municipalités rivalisèrent pour recevoir dignement les braves soldats de la Grande Armée[1].

Guerre d'Espagne

On ne fit que s'arrêter à Bayonne, car la situation était grave, et les colonnes du 1er corps entrèrent en Espagne avec Vittoria comme objectif[2]. La concentration fut achevée sous cette place du 1er au 5 novembre.

A ce moment, l'armée française forte de 100,000 hommes était disposée de la façon suivante : **VICTOR** (1er corps) et **LEFÈVRE** (4e) formaient la droite ; **SOULT** (2e corps), la garde et la

---

1 Il est juste d'ajouter, cependant, que si les cités firent aux troupes de passage des ovations enthousiastes, l'Empereur avait donné aux municipalités des instructions très détaillées (Saint-Cloud, septembre 1808: Instructions à M. Cretet, ministre de l'intérieur) pour les inviter à bien recevoir les troupes victorieuses, et à entretenir ainsi par tous les moyens le « bon esprit qui les anime et leur amour de la gloire ».

2 1er corps : maréchal Victor (7 septembre 1808).

1re division : général Ruffin.

9e léger. — 96e de ligne.
24e de ligne.

2e division : général Lapisse.

16e léger. — 45e de ligne.
8e de ligne. — 54e «

3e division : général Vilatte.

27 léger. — 94e de ligne.
63e de ligne. — 95e «

cavalerie de réserve sous les ordres de **BESSIÈRES** étaient au centre ; **NEY** (6e) et **MONCEY** (3e) étaient à gauche. **GOUVION-SAINT-CYR** (7e) occupait la Catalogne. Les Espagnols nous opposaient 4 armées :
A gauche, **BLAKE** qui devait marcher sur Bilbao par Espinosa ; au centre, **CASTANOS**, sur l'Ebre de Logroño à Calahorra, avec Burgos pour objectif ; à droite **PALAFOX**, en marche de Tudela sur Pampelune ; en arrière, des troupes de réserve en formation. Enfin une armée anglaise se préparait à se joindre en Vieille-Castille au corps de Blake.
Il ne s'agissait de rien moins que d'envelopper l'armée française. Divers engagements eurent lieu entre les corps des ailes, affaires dans lesquelles les Espagnols furent battus par **NEY** et **MONCEY**.

Combat de Oquendo (3) novembre 1808)

Au centre, la brigade **La BRUYÈRE** (9e léger et 24e de ligne) eut un petit engagement, le 3 novembre, près de Oquendo, entre Orduna et Amurrio.
Deux jours après, **NAPOLÉON** arrivait à Vittoria et prenait le commandement de l'armée (5 novembre).
Sous sa vigoureuse impulsion, **SOULT** et **BESSIÈRES** mirent en complète déroute les troupes d'Estramadure à Gamoual, le 10 novembre, et entrèrent à Burgos. Pendant ce temps, **LEFEBVRE** et **VICTOR** chargeaient à outrance l'armée de Galice dans la direction des gorges de Biscaye.
Le 1er corps rencontra l'armée de **BLAKE** rangée en bataille en avant d'Espinosa, position de la plus haute importance dont il était urgent de s'emparer.

Combat d'Espinosa (10 et 11 novembre 1808)

Le 10 novembre, à 2 heures de l'après-midi, la division **VILATTE**, débouchant par des chemins dans lesquels l'artillerie n'avait pu la suivre, commença la fusillade sur la droite ennemie et enleva, vers 4 heures, le bois sur lequel cette aile s'appuyait. La position du général était difficile cependant, à cause de la grande disproportion entre ses forces et celles de **BLAKE** ; en ce moment, le duc **de BELLUNE** parut sur le champ de bataille avec ses deux autres divisions. Le maréchal allait engager la bataille à fond pour précipiter les Espagnols dans les ravins où coule la Trueba et les acculer à la rivière, lorsqu'un épais brouillard, s'élevant à 5 heures, le força à remettre l'action au lendemain.
Le 11, dès le point du jour, le combat recommença. Le 94e et le 95e de ligne, fatigués par la journée de la veille, avaient été remplacés par le 9e léger et le 24e de ligne à la gauche du corps d'armée, sur un plateau adossé à la Trueba.
Les Espagnols furent vivement attaqués par notre centre et notre droite qui emportèrent toutes leurs positions, enlevant un à un les murs des jardins et pressant l'ennemi sur la ville. En même temps, la brigade **LABRUYÈRE** s'avançait résolument à la baïonnette et refoulait la droite espagnole dans un coude de la Trueba où elle s'était imprudemment accumulée en masse profonde. Ce fut bientôt dans cette agglomération une affreuse confusion et l'on vit cette armée de 30,000 hommes s'enfuir dans une déroute indescriptible.
Dans ce brillant combat, si honorable pour le 24e, se distinguèrent les compagnies de voltigeurs du régiment que le nouveau colonel avait portées au grand complet. Ces compagnies, modèles de bravoure, de bonne tenue et d'intelligence, étaient groupées d'ordinaire, au moment des engagements critiques ; elles étaient habituées à la guerre de montagne et rendirent de grands services dans cette campagne.
Les pertes du 24e furent insignifiantes dans cette affaire ; les Espagnols tiraient mal et de très loin pour avoir le temps de s'enfuir plus vite. Les débris de l'armée de **BLAKE** se dispersèrent et se

jetèrent dans les montagnes de Léon, abandonnant tout leur matériel (60 canons et les bagages). La perte de l'ennemi était de 20,000 tués, blessés ou prisonniers.
Les marches dans les montagnes et les deux journées de combat d'Espinosa avaient tellement épuisé nos troupes que le maréchal dut leur faire passer sur place la fin de la journée du 11 novembre et celle du 12. Il put ensuite se mettre en mouvement pour rejoindre **NAPOLÉON** et se porter sur Madrid.
La route qui conduit à cette capitale traverse les montagnes du Guadarrama, au col de Somo-Sierra : c'est un défilé d'un accès très difficile, bordé de rochers très abrupts. L'entrée en était défendue par 16 pièces d'artillerie et 12 à 13,000 hommes, retranchés dans une position que les Espagnols croyaient inexpugnable.

Combat de Somo-Sierra (30 novembre 1808)

La marche en avant commença le 30 novembre, lorsque **NAPOLÉON** eut appris le succès de **LANNES** à Tudela, lequel lui donnait toute sécurité pour ses flancs et ses derrières. L'armée s'engagea dans la montagne ; la division **LAPISSE**, du 1er corps, fut chargée de l'attaque du poste de Sepulveda, à la droite de la route, tandis que les régiments de la division **RUFFIN**, partant en même temps gravissaient les pentes du Guadarrama jusqu'au col de Somo-Sierra. Le 9e léger suivit la berge de droite, le 24e de ligne celle de gauche, pour tourner les défenses de la route sur laquelle le 96e s'engagea en colonne avec la cavalerie de la garde.
Grâce au brouillard, on put s'avancer sans être vu et la surprise des Espagnols fut grande quand, une éclaircie s'étant produite, ils aperçurent le 9e léger et le 24e de ligne arrivant droit sur eux et sur leurs flancs ; ils résistèrent mal et furent successivement chassés de tous leurs postes. Mais le gros de la résistance était sur la route même. **NAPOLÉON** lança les chevau-légers polonais qui, avec une bravoure superbe, sabrèrent tout ce qu'ils rencontrèrent. Les drapeaux, les 16 canons, une quantité considérable de matériel et un grand nombre de prisonniers furent les trophées de ce hardi coup de main.
Dès ce moment, la route de Madrid était ouverte ; les 24 lieues qui nous séparaient de la capitale furent franchies sans combat et nous nous présentâmes, le 2 décembre, devant la ville hérissée de barricades et transformée en forteresse que défendaient 40,000 paysans fanatisés jusqu'à la folie. Ces forces étaient appuyées par 8,000 hommes de troupes régulières et 100 pièces d'artillerie.

Combat de Madrid (2 décembre 1808)

Deux sommations étant restées sans effet, l'Empereur donna le signal de l'attaque. Grâce à l'énergie de **VICTOR** et à la valeur de ses troupes, l'affaire ne fut pas aussi longue et aussi meurtrière qu'on eût pu le craindre. Le 1er corps enleva le palais et les jardins du Buen-Retiro qui domine la ville et dont il est la clef. Le 24e se signala, comme d'habitude, par sa valeur et s'empara des barricades de la rue des Récollets. Son bataillon de voltigeurs, commandé par le général **LA BRUYÈRE** en personne, se rendit maître, malgré un feu terrible, d'une batterie de 10 pièces qui enfilait la rue de la Scala.
LA BRUYÈRE fut blessé à mort à cette attaque et fut remplacé, à la tête de sa brigade, par le général **SÉMÉLÉ**, qui se retrouva ainsi avoir sous ses ordres son vieux et brave régiment d'Eylau et de Friedland.
L'intention de **NAPOLÉON** n'était pas de s'emparer de Madrid par des moyens violents, mais bien de venir à bout de la résistance par intimidation ; aussi, maître des principales portes de la ville et prêt à entamer un effroyable bombardement avec de nombreuses et puissantes batteries déjà en

position, il fit à la junte une troisième sommation dont l'effet fut décisif ; à la suite d'un conseil tumultueux, les troupes régulières évacuèrent la ville et le reste mit bas les armes.
Le 24e fut caserné dans un couvent et nourri par les moines.
Il y avait à peine un mois que **NAPOLÉON** était entré en Espagne et déjà les armées ennemies avaient été balayées et dispersées ; la capitale était à nous. Malgré ces immenses succès, nous n'étions maîtres de rien et l'insurrection grondait partout. Pendant ce temps, l'armée anglaise, commandée par le général **MOORE**, s'avançait sur notre ligne de communications jusqu'à Valladolid. **NAPOLÉON**, profitant de la faute du général anglais, qui s'enfonçait de plus en plus et s'isolait dans l'intérieur de la péninsule, voulut le couper de la mer, entourer son armée et la prendre en entier.
Pour coopérer à cet ensemble de mouvements, **VICTOR** s'avança avec **LEFEBVRE** vers le Portugal et prit position sur le Tage ; le 24e occupait Tolède et isolait ainsi les Castilles des provinces du Midi. La belle combinaison de **NAPOLÉON** ne réussit malheureusement pas.
MOORE, ayant été prévenu du danger qui le menaçait, décampa rapidement et gagna la Corogne, à marches forcées, vigoureusement poursuivi par nos troupes. Rien ne saurait rendre le désordre et les désastres de cette retraite précipitée dans les gorges de la Galice. Les Anglais ne trouvèrent leur salut que sur leurs vaisseaux.

1809

Cependant, des masses espagnoles se rassemblèrent au sud de Madrid. Le duc **de L'INFANTADO,** réunissant les restes de l'armée d'Andalousie à d'autres débris et à de nouvelles levées, s'était établi aux confins de la province de Cuenca et menaçait Madrid. Le duc **de BELLUNE** leva ses cantonnements le 10 janvier 1809, et 10 marcha sur cette nouvelle armée. Le corps, disposé en deux colonnes, s'avança vers Tarencon d'un côté (division Vilatte) sur la route d'Uclès, et de l'autre (division Ruffin) sur celle de San-Clemente par Aranjuez. On savait que les Espagnols nous attendaient dans une forte position, à Uclès. **VICTOR** manœuvra pour les tourner ; à cet effet, les dragons de **LATOUR-MAUBOURG** et la division **VILATTE** les occupèrent de front pendant que **RUFFIN**, filant par la gauche, dans les montagnes de l'Alcazar, s'efforçait de leur couper la retraite.

Combat d'Uclès (13 janvier 1809)

Le 13 janvier, à 7 heures du matin, les dragons entamèrent le combat au village de Tribaldos, occupé par l'avant-garde ennemie ; en même temps, les tirailleurs de **VILATTE** débusquaient le reste de cette avant-garde à Villa-Rabia. La division **VILATTE**, se portant alors avec une hardiesse sans égale vers les hauteurs d'Uclès, chassa les Espagnols de toutes leurs positions et les refoula en désordre sur les troupes de **RUFFIN**, qui débouchaient sur leurs derrières par une gorge étroite. Les fuyards vinrent se heurter contre les compagnies d'élite du 24e qui leur barrèrent vaillamment le passage ; ces malheureux résolus alors à vendre chèrement leur vie, se reformèrent et recommencèrent une lutte acharnée ; mais attaqués de front par le 9 e léger et le 96e de ligne, tournés par le 24e, ils durent se résigner à mettre bas les armes. Treize mille prisonniers, trente drapeaux et presque toute l'artillerie tombèrent entre nos mains.
Le duc **de L'INFANTADO**, lorsqu'il vit la bataille perdue, prit les devants avec une escorte de 150 chevaux, se fit suivre par le reste de ses troupes et parvint à s'échapper du cercle qui l'entourait. Il fut vivement poursuivi par nos troupes, les grenadiers et les voltigeurs du 24e en tête. Les dispositions du colonel **JAMIN** furent si bien et si rapidement prises que ses compagnies d'élite se jetèrent avec impétuosité au milieu de la masse ennemie, y portèrent le désordre le plus complet et s'emparèrent de cinq drapeaux sans coup férir.

Le lieutenant **MARNIER** fit prisonnier, de sa main, un colonel des gardes vallonnes et, sautant immédiatement sur son cheval, il s'élança à la poursuite de tout un état-major, qu'il atteignit au moment où ses chevaux se refusaient à sauter un fossé.
Le général et les huit officiers qui l'escortaient, sommés de se rendre, remirent leur épée au lieutenant français, qui les ramena au maréchal **VICTOR**. Le lieutenant **MARNIER** fut fait capitaine pour ce fait d'armes.
Cette journée, une des plus glorieuses de la guerre d'Espagne, avait dû la plus grande part de son succès aux belles dispositions du colonel **JAMIN**. Le maréchal l'en félicita.
Furent cités pour leur belle conduite : le commandant **CONSCIENCE** ; les capitaines **HENRY**, **PRIOUX** et **LESSARD** ; les lieutenants **MARNIER, COSTE, HASSARD** ; l'adjudant-major **GAZAU** et les sous-lieutenants **DESMAZURES, ARDITZ, BARDOLLET** et **ANGLADE**.
Le régiment passa la nuit à Alcazar et dès le lendemain, le maréchal se lança à la poursuite de ce qui restait du corps du duc **de L'INFANTADO** ; après une pointe sur Cuenca, nos troupes prirent leurs cantonnements à Madriléjos et Consuegra, à la limite sud de la province de Tolède. On se rappelle que les Anglais avaient dû se rembarquer précipitamment à la Corogne ; il ne leur restait donc plus que le Portugal. Une expédition fut organisée pour les en chasser ; le 1er corps en fit partie avec les 2e, 3e et 4e.

Bataille de Médellin (28 mars 1809)

VICTOR, flanqué à gauche par le 4e corps (Sébastiani), fut chargé d'opérer dans le midi et de déboucher sur la Guadiana, en Estramadure. Il dut s'ouvrir la route par la force et rétablir le pont d'Almaraz détruit par l'ennemi. Le général **CUESTA** se replia d'abord ; puis ayant reçu un renfort important, il s'arrêta dans la plaine qui s'étend entre la Guadiana et le bourg de don Benito, sa gauche appuyée à un ravin. Le maréchal qui avait pu s'établir au delà de Médellin, fort heureusement évacué par l'ennemi, attaqua les Espagnols et remporta sur eux une victoire décisive.
Le rôle du 24e, placé en réserve pendant le combat, fut à peu près nul. La division **RUFFIN**, postée à l'aile droite, avait devant elle toute la cavalerie espagnole. Le 9e léger fut lancé sur un point culminant ; mais à peine y était-il arrivé, qu'il fut enveloppé par 10,000 chevaux. Il se forma aussitôt en carré, et présenta à l'ennemi une attitude si menaçante que celui-ci n'osa rien entreprendre de sérieux contre lui et se rejeta sur un bataillon du 24e qui se trouvait isolé ; reçu à un quart de portée par un feu de file énergique, il tourna bientôt bride en laissant la terre couverte de ses morts.
Malgré le beau succès de Médellin et la presque destruction de l'armée de **CUESTA**, il ne fut pas possible au corps d'armée d'entrer en Portugal à cause de la redoutable insurrection de toutes les provinces de la péninsule.
Bientôt même, le duc **de BELLUNE** dut se replier devant l'entrée en ligne d'une armée anglaise venue de cette contrée où nos corps d'armée n'avaient pu se maintenir.
Le 1er corps repassa donc le Tietar, puis l'Alberche, le 19 juillet, suivi par l'armée espagnole réorganisée, et menacé sur sa droite par les Anglais.
Le 22, à la sortie de Talavera, l'ennemi chercha à entamer le bataillon des grenadiers et voltigeurs du 24e qui soutenait la retraite : il fut reçu de façon à n'avoir plus envie de recommencer. Le chef de bataillon, **CONSCIENCE**, attendit les Espagnols et leur envoya une décharge à bout portant qui les culbuta en désordre : cette affaire coûta la vie à 20 braves du régiment.
Le 25, **VICTOR** fit sa jonction avec le roi **Joseph** qui amenait quelques renforts de Madrid ; enhardi par cet accroissement de forces, il s'arrêta et prit ses dispositions pour livrer bataille avec 40,000 hommes aux 80,000 Anglo-Espagnols du duc **de WELLINGTON**.

Bataille de Talavera de la Rena (27 et 28 juillet 1809)

Le 27 juillet, à la pointe du jour, le 1er corps, ayant passé l'Alberche, surprit la division de **MACKENZIE** et la refoula sur le gros de l'armée anglaise. Dans la soirée seulement, les deux armées se trouvèrent en présence ; le maréchal tenta de s'emparer à la faveur de la nuit d'un mamelon, clef de la position, défendu par le général **HILL** et chargea de cette opération la division **RUFFIN** (9e léger, 24e et 96e de ligne). Le 24e, trompé par l'obscurité, prit une fausse direction ; le 96e éprouva des retards au passage d'un ravin très profond et le 9e léger, arrivé seul, ne put, malgré la brillante valeur qu'il déploya, parvenir qu'à mi-côte où il fut arrêté par des masses considérables et ramené jusqu'au pied du mamelon avec de grandes pertes. Cette attaque échoua donc par suite du manque d'ensemble.

A 10 heures, le silence se fit sur ce champ de bataille et nos régiments prirent un repos dont ils avaient grand besoin.

Le lendemain, dès le lever du soleil, le combat recommença par une forte canonnade et la division **RUFFIN** renouvela l'attaque de la veille ; le 9e léger à gauche, le 24e à droite et le 96e en réserve. Le 24e, formé en 3 colonnes serrées et précédé par ses compagnies de voltigeurs, se met en marche et arrive à cent pas des Anglais dont le feu plongeant fait de larges vides dans ses rangs ; rien n'arrête son élan : la charge est battue ; les baïonnettes sont croisées et une affreuse mêlée s'engage ; on combat de si près que l'artillerie ennemie doit cesser le feu. Mais cette lutte inégale ne pouvait durer longtemps, les Anglais ne cessaient de recevoir des troupes fraîches. Après s'être maintenus pendant plus d'une demi-heure arec un sang-froid incomparable sur la position conquise, nos malheureux mais braves soldats durent céder au nombre et rétrograder jusqu'à leur position du matin. Ils reculèrent lentement, en ôtant aux Anglais le courage de les poursuivre, mais en payant, par une perte énorme, leur audacieuse attaque. Vers midi, la chaleur était si grande que le feu cessa peu à peu sur toute la ligne ; après une heure de repos, il reprit aussi violent que jamais.

Pendant cette sorte de suspension d'armes, **VICTOR** avait changé ses dispositions ; une brigade de la division **RUFFIN**, commandée par le général lui-même, dut contourner le mamelon, et déborder l'ennemi sur sa gauche ; l'attaque de front était réservée à une brigade de la division **LAPISSE**, soutenue par la cavalerie de **LATOUR-MAUBOURG** et par la division **VILATTE**. Sur tous les points du champ de bataille, les Anglais furent abordés avec la dernière énergie, et bientôt le centre enfoncé et mis dans le plus grand désordre par le général **LAPISSE** ; cet officier général reçut à cette attaque une blessure mortelle. Le succès ne dépendait plus que de l'entrée en ligne de la division **RUFFIN**. Celle-ci était parvenue presque sur les derrières des Anglais et allait s'élancer pendant que **VILATTE** marcherait de front, lorsqu'on vint annoncer à Joseph que des troupes se montraient sur nos derrières, paraissant vouloir nous enlever le pont de l'Alberche. Le roi, toujours incapable d'une résolution énergique, ordonna la retraite.

L'armée repassa l'Alberche sans être suivie, car les Anglais étaient au moins aussi maltraités que nous et la bataille de Talavera, qui devait être un grand succès pour nous, ne fut qu'une bataille inutile et indécise. Les pertes du 24e s'élevèrent dans ces deux journées si glorieuses pour lui, à environ 300 hommes tués ou blessés.

Voici comment s'exprime au sujet de l'attaque de la division **RUFFIN**, le 28 juillet, le général **SÉMÉLÉ**, baron de l'Empire, chef d'état-major général :

« Les 9e, 24e et 96e se sont montrés dignes de leur réputation ; ils ont eu plus des deux tiers de leurs officiers hors de combat et 500 hommes par régiment tués ou blessés.

« MM. les généraux Ruffin et Bairar commandaient cette attaque ; ils se sont fait remarquer par la beauté de leurs dispositions et le calme qu'ils ont mis à les exécuter ; ils ont été parfaitement secondés par le chef de bataillon Regeau, commandant le 9e, le colonel Jamin du 24e et le chef de bataillon Loyard du 96e. »

VICTOR resta en observation sur l'Alberche, jusqu'au moment où l'on apprit que le maréchal **SOULT** arrivait avec trois corps d'armée et débouchait de Plasencia, sur les derrières de **WELLINGTON**. Celui-ci décampa aussitôt et se retira derrière le Tage.
La réunion de tous nos corps se fit à Propesa. Devant ces forces imposantes, les Anglais s'empressèrent de rentrer en Portugal. Ils venaient d'apprendre les résultats de la bataille de Wagram qui devait être bientôt suivie de la paix ; aussi, ne voulaient-ils pas se hasarder au milieu de la péninsule dans un pareil moment. Leur retraite fut désastreuse, et permit à nos maréchaux de marcher vers les provinces du Sud.
Le 24e ne prit aucune part à la brillante victoire d'Ocaña, qui amena la destruction d'une nouvelle armée espagnole et à la suite de laquelle le 1er corps se dirigea vers l'Andalousie. On traversa sans obstacle le défilé d'Almaden, dans la Sierra-Morena, et nos soldats retrouvèrent toute leur gaieté à la vue des immenses et magnifiques plaines qui s'étendaient, à perte de vue, à leurs pieds.
Le 1er corps occupa Cordoue et ensuite Séville où il ne trouva aucune résistance (1er février) et se porta aussi rapidement que possible vers Cadix. Il arriva malheureusement trop tard devant l'île de Léon, trouva les ponts rompus et Cadix occupé par le duc **d'ALBUQUERQUE** et à l'abri d'un coup de main (5 février).

Blocus de Cadix (5 février 1810)

Ce funeste contretemps permit aux Espagnols d'organiser la défense et, au lieu de s'emparer par un coup de main de cette position de premier ordre, **VICTOR** fut dans l'obligation de commencer un long blocus.
Dans la disposition générale des troupes, la division **RUFFIN** eut l'attaque du centre depuis le Trocadéro jusqu'à la Venta de la Récifé, auberge située en face du chemin qui aboutit à l'île de Léon. Le régiment fut cantonné à Puerto-Real, alternant avec le 96e pour le service des avant-postes[1]. Alors commença pour lui un nouveau genre de guerre qui ne laissait pas un moment de repos aux troupes, et dans lequel il trouva plusieurs occasions de se distinguer.
Une des premières opérations du siège, fut l'établissement d'une large coupure sur la route de la Récifé. Le général de brigade **BARROIS**, ayant reconnu le point où ce travail devait être exécuté, en chargea le capitaine **MARNIER** du 24e, qui l'avait accompagné dans sa reconnaissance.
La mission était grosse de périls puisqu'elle devait avoir lieu sous les yeux mêmes des Espagnols ; aussi le capitaine imagina-t-il un expédient qui lui valut une réussite complète. Il disposa son monde sur trois lignes : il composa la première de 50 grenadiers sur deux rangs, tenant toute la largeur de la route et portant devant eux de petits sapins garnis de leurs branches. Derrière eux, 50 tirailleurs armés de pelles et de pioches suivaient à quelques pas, le fusil en bandoulière ; enfin, en troisième ligne, 100 grenadiers étaient prêts à s'élancer pour protéger le travail si la ruse venait à être découverte. Vers 11 heures, par une nuit obscure, nos hommes dépassèrent les avant-postes dans le plus grand silence et arrivèrent à vingt pas de la sentinelle avancée espagnole. Celle-ci, saisie d'épouvante à cette étrange apparition d'une forêt en marche, jeta son fusil et s'enfuit à toutes jambes, entraînant le poste, dont l'alarme se communiqua à la grand'garde.

---

1 Emplacement des troupes du 1er corps, le 1er juin 1810 :
1re division : état-major à Puerto-Real.
9e léger, au camp d'Ancifa. 24e de ligne, au camp d'Ancifa.
Ces deux régiments chargés du service sur la ligne, depuis Puerto-Real jusqu'au moulin d'Ogio.
96e de ligne, à Puerto-Real. Bat. de grenadiers, à Puerto-Real.
Faisant le service de la ville et des environs.
Bataillon de voltigeurs à Medina, faisant le service avec la cavalerie.
Les 1re et 2e brigades se relevaient périodiquement dans leurs cantonnements.

MARNIER profita, sans perdre une minute, de cet heureux début et le travail commença avec énergie derrière les sapins disposés en abatis.
Cependant, l'ennemi revenu de sa folle terreur s'approchait en forces pour reprendre sa position ; les premiers qui arrivèrent ne virent pas sans une surprise mêlée d'une crainte superstitieuse, ces arbres renversés derrière lesquels ils entendaient un bruit dont ils ne s'expliquaient pas la nature. Ils s'arrêtèrent tout désorientés, ne songèrent pas à l'attaque et passèrent le reste de la nuit dans l'immobilité en restant sur une prudente défensive.
Au petit jour, ils reconnurent la vérité et ouvrirent sur nos tirailleurs une fusillade aussi violente qu'inoffensive ; mais il était trop tard, le travail était terminé et nos hommes à l'abri. Dans la journée, le général félicita vivement le capitaine et les travailleurs, et fit construire en arrière une batterie de huit pièces de gros calibre qui, dans la suite, fit beaucoup de mal à l'ennemi.

Glorieux épisodes

C'est pendant ce siège qu'un certain nombre de soldats de la division **DUPONT**, prisonniers sur les pontons de Cadix parvinrent à s'évader. Le 15 mai, à 8 heures du soir, les Français du ponton la *Vieille-Castille* désarmèrent leur garde, coupèrent les câbles et dirigèrent leur ponton vers le Trocadéro que nous occupions[1]. Ils furent sauvés par les soldats du 1er corps, accourus en toute hâte.
Le 26 mai, vers 5 heures du soir, un deuxième ponton, *l'Argonaute*, vint s'échouer à 1400 mètres d'une batterie de la rade. Il était entouré d'un certain nombre de canonnières qui le criblaient de projectiles de concert avec la batterie **PONTALÈS**. A minuit seulement, les premiers secours lui arrivèrent et le sauvetage de ces malheureux commença. On apprit alors que ce ponton servait d'hôpital aux prisonniers français et qu'il portait 650 malades hors d'état de se défendre ou de travailler à leur délivrance. C'était un spectacle touchant et dont on peut difficilement se rendre compte, que celui de l'ardeur de tous dans ce périlleux sauvetage officiers, pontonniers, marins, canonniers, fantassins, les uns à la nage, les autres dans l'eau et la vase jusqu'aux épaules, quelques-uns dans des embarcations, rivalisaient de zèle pour l'organisation des secours. Pendant huit heures, plus de 2,000 hommes du 1er corps se tinrent dans l'eau sous les coups de 150 bouches à feu pour sauver leurs compatriotes. Vers midi, 360 prisonniers étaient déjà à terre quand les Espagnols réussirent à incendier le vaisseau et rendirent le sauvetage désormais impossible ; cependant les vaillants soldats du 1er corps n'abandonnèrent la lutte que quand le ponton fut entièrement la proie des flammes et après avoir réussi à sauver encore 90 autres malheureux infirmes.
Sur les 650 malades de *l'Argonaute* 100 périrent par le feu des Espagnols et 100 autres furent brûlés vifs ; le reste fut sauvé.
Le 24e fut chargé, un jour, par son ancien colonel, le général **SÉMÉLÉ**, d'une opération jugée impossible par le capitaine de vaisseau **SAIZIEUR**, qui commandait la station navale ; il s'agissait de transporter par terre, à une lieue de distance, une flottille créée dans les eaux de Santi-Petri, à Santa-Maria, pour la mettre dans le cas de tenter un coup de main sur Cadix. La réussite fut complète et fit grand honneur au régiment.
De nombreux partis espagnols qui trouvaient au camp de Saint-Roch, sous Gibraltar, un refuge assuré, faisaient des incursions dans le pays et ruinaient les approvisionnements destinés à notre armée ; plus d'une fois on organisa des expéditions pour mettre un terme à cet état de choses, mais rien n'était difficile comme d'aborder ces pillards qui se dérobaient toujours et harcelaient nos colonnes. Un jour, cependant, le lieutenant-colonel **d'AMBRUGEAC** réussit, par une habile manœuvre, à cerner dans la montagne un de ces partis fort de 1500 hommes. Il n'avait lui-même qu'un bataillon de 500 hommes, mais c'était un bataillon du 24e. Aussi, sans hésiter, le colonel

1 Il y avait, à bord de ce ponton, 400 officiers et à peu près autant de sous-officiers et de soldats.

ordonna-t-il l'assaut. Nos soldats commencèrent l'escalade sur un terrain si rapide et tellement pierreux que chacun était obligé de se cramponner d'une main aux broussailles, tandis que de l'autre il tenait son fusil. Ils arrivèrent ainsi au sommet sous une fusillade des plus vives, précédés par la compagnie de grenadiers du capitaine **HENRY**, se jetèrent à la baïonnette sur les Espagnols et les culbutèrent. Ceux-ci laissèrent 150 des leurs sur le champ de bataille.
De nombreux épisodes semblables eurent lieu et servirent à maintenir la solidité et la vigueur de nos braves soldats, dont un grand nombre furent, à différentes reprises, honorablement cités à l'ordre de l'armée.

Sortie du 28 septembre 1810

Dans la nuit du 28 au 29 septembre, les assiégés, ayant reçu d'importants renforts, tentèrent une sortie contre le centre des Français. Quatre mille Anglo-Espagnols débouchèrent par le pont de Suazo et la Cazaca ; ils étaient soutenus par des chaloupes canonnières. Nos avant-postes se replièrent en démasquant le 9e léger ; celui-ci, sortant audacieusement de ses retranchements, marcha droit à l'ennemi et le refoula dans la place.
Les bataillons de réserve du 24e et du 96e prirent part à cette affaire par des feux bien dirigés.

1811

Le 20 février 1811, une expédition ennemie fut embarquée dans la rade de Cadix, forte de 5,000 Anglais et de 12,000 Espagnols et dirigée sur Gibraltar où elle prit terre. L'armée combinée marcha sur Chiclana, par Barbate et Néjer de la Fronteva.

Combat de Chiclana (5 mars 1811)

Elle manœuvra de façon à enlever nos lignes de Santi-Petri ; en ayant été empêchée par la division **VILATTE**, elle continua sur Chiclana où elle espérait s'emparer de nos magasins. Il n'y avait pas un seul instant à perdre : **VICTOR** se porta sur Chiclana avec une partie de l'armée de blocus (6,000 hommes) et y prit position. La 1re brigade de **RUFFIN** (9e léger et 24e de ligne) s'établit en réserve à Chiclana même. Le maréchal, au lieu d'attendre sur place, se décida à prendre l'offensive avec sa réserve et quelques escadrons de cavalerie.
Il se jeta sur les Alliés qu'il mena tambour battant jusqu'à la mer. Arrivé là, il ordonna l'attaque de la hauteur de la Cabeza del Puerco dite de la Barrosa. Le 9e léger et le 24e de ligne emportèrent, au pas de charge, cette position importante. A ce moment survint le corps du général anglais **GRAHAM** qui apportait aux ennemis un puissant renfort ; il devenait impossible, avec 5,000 hommes, d'en battre 20,000. Après deux heures d'une lutte inégale, pendant lesquelles le colonel **JAMIN** se distingua à la tête du 24e, le feu cessa. Les deux partis se séparèrent, les Français pour se rapprocher de leur base, les Anglo-Espagnols pour rentrer dans Cadix ou dans Gibraltar, très heureux de s'être tirés à si bon compte d'une affaire qui aurait pu leur coûter cher si des renforts nous étaient venus.
Le combat de Barrosa nous valut 3 drapeaux, 4 canons et des prisonniers. Cité pour sa belle conduite, le 24e eut 33 hommes tués. Le général **RUFFIN** y fut blessé mortellement.
Le 6 mars, le duc **de BELLUNE** rentra dans ses positions ; il plaça la 1re division aux attaques de droite, la 2e au centre, la 3e à gauche.
Le 24e, à l'effectif de 47 officiers et 1332 hommes, occupait Santa-Maria avec les compagnies d'élite des 1er et 2e bataillons : les compagnies du centre de ces bataillons gardaient les ouvrages de la droite. Quant au 3e bataillon, il avait ses compagnies d'élite à Séville et ses compagnies du centre à Xérès et Ségovie.

Dès la reprise des positions, on commença le bombardement de Cadix, et le blocus continua sans incidents dignes d'être notés. Le 15 juin, le 4e bataillon du 24e, sous les ordres du commandant **TRIPPE** et fort de 17 officiers et 331 hommes, rejoignit le régiment sous Cadix. Ce bataillon, ainsi que nous le verrons bientôt, avait fait, à la Grande Armée, la campagne de 1809 et avait pris part ensuite à celle de Portugal en 1810. Le 9e corps, auquel il appartenait, ayant été dissous le 13 mai, les 4es bataillons dont il était composé furent dirigés sur leurs corps. Celui du 24e versa ses hommes dans les 3 premiers et ses cadres furent envoyés au dépôt à Lyon.
A ce moment, les compagnies d'élite du régiment étaient en marche vers Ronda, les 1er et 2e bataillons occupaient les lignes de blocus de Santa-Catalina jusqu'au pont de Durio-San-Pedro, le 3e bataillon enfin était posté à la Castéjà. Le commandement de la division était passé aux mains du général **COUROUX**, depuis la blessure du brave **RUFFIN**.
Les compagnies d'élite du 24e prirent part à une expédition dirigée sur Ronda, bloquée par un parti espagnol. Celui-ci fut très facilement dispersé et nos troupes rentrèrent dans leurs cantonnements.

1812

Le maréchal **VICTOR**, ayant été appelé à la Grande Armée, quitta l'Espagne le 9 février 1812. Son corps d'armée fut définitivement dissous et le 24e placé, avec le 9e léger, à la 1re brigade de la 1re division de l'armée du Midi, sous les ordres du maréchal **SOULT**[1].

Depuis le 20 janvier, les effectifs du régiment étaient les suivants :
État-major: 10 officiers et 17 hommes à Ronda ; 1er bataillon : 13 officiers et 481 hommes à Moron ; 2e et 3e bataillons : 14 officiers et 482 hommes chacun, à Zahora et Olbeva sur la route de Gibraltar à Cordoue.

Belle défense du fort de Zahora (9 avril 1812)

Pendant cette occupation et tandis que **SOULT** marchait au secours de Badajoz, l'Espagnol **BALLESTERO** sortit de son camp de San-Roque, sous Gibraltar, et tenta d'enlever le fort de Zohora, défendu par 150 hommes du 2e bataillon. Le 9 avril, il parut devant le fort avec une division entière et 8 pièces de canon. Malgré son énorme supériorité numérique, il eut la honte d'échouer devant cette pauvre bicoque sans canon et dont la meilleure fortification consistait dans le courage des braves du 24e, qui lui tuèrent plus de 200 hommes.

Combat de Bomos (1er juin 1812)

Une nouvelle tentative contre la 1re division n'eut pas un meilleur sort ; le 1er juin, en effet, **BALLESTERO** étant arrivé, après une marche forcée sur le Guadalette, attaqua la 1re division ; mais le général **COUROUX**, qui s'attendait à ce mouvement, avait réuni ses forces ; il n'eut pas de

---

1 Armée du Midi : maréchal Soult (16 février 1812).
1re division : général Couroux.
1re brigade : général Meunier.
9e léger, à Villamartin.
24e de ligne, à Ronda.
2e brigade : général Mocquery.
16e de ligne, à Villamartin.
2e division : général Barrois.
3e général Vilatte.
4e général Leval.
5e général d'Erlon.
6e général Darricau.

peine à repousser les attaques décousues des Espagnols qu'il poursuivit la baïonnette dans les reins jusqu'au pied de la Sierra de Xérès.

Levée du blocus de Cadix

Les échecs de l'armée de Portugal et bientôt après l'occupation de Madrid par les Anglais, obligèrent **SOULT** à abandonner l'Andalousie. Il fallut donc quitter ce pays où l'on combattait glorieusement depuis deux ans, et l'armée se retira paisiblement sur la province de Valence (25 août). Elle arriva, le 3 octobre 1812, à Almanza où elle fit sa jonction avec le 3e corps (Suchet) et y resta jusqu'au 11 du même mois. Lorsque les forces disponibles eurent été rassemblées, l'armée se porta de nouveau vers le Tage, par la route d'Alicante à Madrid, combinant ses mouvements avec ceux des armées du Centre et de Portugal pour envelopper les Anglo-Espagnols. Ce fut par miracle que ces derniers purent échapper à cette belle manœuvre après laquelle on se retira de part et d'autre pour cantonner. Le 24e s'établit à Tolède, avec le quartier général du duc **de DALMATIE** (22 novembre 1812).
Les malheureux événements de la campagne de Russie eurent un grand retentissement en Espagne où ils anéantirent nos dernières chances de succès. La plus grande partie des troupes françaises, les meilleures ; furent rappelées en Allemagne où **NAPOLÉON** n'avait plus que des débris.
Le 1er bataillon du 24e resta seul à l'armée d'Espagne et fut attaché à la division Leval[1]. Le 1er mars les cadres des 2e et 3e bataillons quittèrent Tolède et rentrèrent au dépôt, à Lyon, après avoir versé leurs hommes dans le 1er, dont l'effectif fut alors de 14 officiers et 555 soldats.
A partir de ce moment, les bataillons du régiment sont dispersés dans les différentes armées ; nous ferons donc successivement leur histoire, et, pour plus de clarté, nous achèverons le récit des événements d'Espagne jusqu'au jour où le 1er bataillon quittera, à son tour, la péninsule pour rejoindre la Grande Armée.
Nos corps d'armée se replièrent peu à peu devant les masses ennemies qui grossissaient sans cesse tandis que nos forces diminuaient par suite des envois de troupes en France.

Bataille de Vittoria (21 juin 1813)

La bataille de Vittoria fut perdue malgré la valeur de nos soldats (21 juin 1813).
Bientôt le sol sacré de la Patrie fut envahi par l'armée anglo-espagnole et nos corps se reformèrent sous Bayonne. Le maréchal **SOULT**, de retour d'Allemagne où il avait été appelé par l'Empereur, prit le commandement en chef, réorganisa les troupes et rétablit l'ordre et la discipline dans cette armée qui prit le nom d'armée d'Espagne et des Pyrénées. Le 1er bataillon du 24e (chef de bataillon Mignot) fit partie de la 1re brigade de la 6e division du corps du Centre, sous le commandement du général **d'ERLON**[2].

---

1 Division Leval (21 juin 1813).
1re brigade : général Rey.
9e léger. — 24e (1er bataillon).
2e brigade : général Vichery.
96e de ligne. — 88e de ligne.

2 6e division : général Maransin (10 août 1713), au camp de Ainhoa.
1re brigade : général Saint-Pol.
21e léger, 1 bataillon. — 96e de ligne, 1 bataillon.
24e de ligne, 1 «

(Effectif du 1er bataillon du 24e : 14 officiers et 555 soldats.)
2e brigade : général Macquery.
28e léger, 1 bataillon. — 103e de ligne, 1 bataillon.
100 de ligne, 1 «

C'est avec cette brigade qu'il prit une glorieuse part à l'attaque et à la prise du col de Maya, le 25 juillet, où le corps de **d'ERLON** fit 2,000 prisonniers et s'empara de 4 canons. Il serait trop long de suivre pas à pas le bataillon dans les marches et manœuvres de l'armée des Pyrénées. Il suffira de dire qu'il y fut ce qu'il avait toujours été, une solide troupe, donnant, en toutes circonstances, le plus bel exemple de bravoure et de dévouement. Il s'illustra à diverses reprises au poste d'honneur qui lui fut assigné à l'arrière-garde, dans la marche sur San-Estevan.
Pendant que les Français exécutaient cette retraite, tous les efforts des Anglo-Espagnols tendirent à isoler notre arrière-garde et à la faire prisonnière. Le 31 juillet, ils crurent avoir atteint leur but à Vuinca ; mais ils comptaient sans la valeur de nos troupes.

Combat de Vuinca (31 juillet 1813)

Au moment où la brigade était sur le point d'être cernée, le 1er bataillon se couvrit de gloire en dégageant, par une charge brillante, contre les Écossais, le colonel du 24e qui était resté blessé en leur pouvoir. L'avant-garde ennemie fut refoulée et notre mouvement reprit dans l'ordre le plus parfait.
Les deux armées s'observèrent pendant le mois d'août, et, trop occupées à se fortifier dans leurs positions, restèrent dans une inaction à peu près complète. Cependant, à la fin d'août, le maréchal organisa un mouvement offensif dans le but de débloquer Saint-Sébastien. Deux colonnes se portèrent sur cette place, le 31 août, la première sous les ordres du général **REILLE**, à droite, et la deuxième où se trouva le 24e, à gauche, commandée par le général **CLAUSEL**.

Combat de Saint-Sébastien (31 août 1813)

La Bidassoa fut franchie auprès de Béhobie et l'on se porta sur Saint-Martial. Le duc **de WELLINGTON**, informé de nos mouvements, s'était empressé de renforcer ses postes de telle sorte que nos colonnes vinrent se heurter à un ennemi sur ses gardes et supérieur en nombre. L'attaque fut vive cependant du côté du général **REILLE**, mais les efforts de ses troupes se brisèrent devant la ténacité de la défense ; **CLAUSEL**, qui avait d'abord réussi et s'était emparé de la montagne Couronnée, se vit contraint à la retraite par suite de l'insuccès de notre aile droite. L'armée repassait la Bidassoa, dans la soirée, quand une crue occasionnée par une grosse pluie et augmentée par le flux emporta le pont de chevalets et laissa l'aile gauche isolée sur la rive ennemie ; le général français essaya d'établir une communication entre les deux rives au moyen de cordages fixés à des avant-trains d'artillerie. Cette tentative échoua par suite de la rupture des cordages et **CLAUSEL**, dans cette situation critique, n'eut que la ressource de tenter de passer par le pont de Bera occupé par l'ennemi. Il fallut défiler devant un couvent crénelé, dans un étroit passage, sous le feu des Espagnols. Fort heureusement, une batterie française, élevée la veille en face du gué, fit taire le feu du couvent, et nos troupes purent enfin passer sur la rive droite et reprirent leur position. Le 24e campa pour la seconde fois à Ainhoa.

Combats sur la Nivelle (8 octobre)

Le 8 octobre, les Alliés passèrent inopinément la Bidassoa sur plusieurs points et surprirent nos divisions plongées dans la plus grande sécurité. La 5e division, en avant d'Ainhoa, fut repoussée de ses positions par le corps du général anglais **HILL**.
La 6e division, dont faisait partie le 24e, commandée depuis quelques jours par le général **DARRICAU**, se jeta vivement dans le flanc gauche de la colonne anglaise, arrêta sa marche et la contraignit même à reculer avec une perte de 300 hommes.

L'armée continua à fortifier sa position et commença l'établissement d'une seconde ligne, de Saint-Jean-de-Luz à Cambo, puis, d'une troisième ligne, de la Nive à la mer, depuis Notaritz jusqu'à Bidard. Ces travaux durèrent jusqu'au mois de novembre.
Depuis le 16 octobre, le bataillon du 24e avait permuté avec le 119e et était ainsi entré dans la division **BOYER** du même corps[1] au camp du pont de Socoa.

Attaque des lignes par l'armée alliée (10 novembre)

Le 10 novembre, à 6 heures du matin, nous fûmes attaqués dans nos lignes par des forces tellement supérieures qu'il ne fut pas possible de les conserver.
L'armée prit une position plus en arrière et un mois se passa encore en travaux de fortifications.

Combats sur la Nive (9 au 13 novembre)

Dans les premiers jours de décembre, eurent lieu sur la Nive divers combats menés avec la vigueur habituelle à nos troupes mais à la suite desquels elles cédèrent devant le nombre, et se replièrent sur de nouvelles positions près de Bayonne où elles bivouaquèrent.
Ainsi, après une lutte de cinq mois, pied à pied, où nos vaillantes troupes disputèrent chaque ruisseau, chaque mouvement de terrain, l'ennemi n'avait réussi à parvenir qu'à hauteur de Bayonne.

20 janvier (1814)

Le 20 janvier, les 7e et 9e divisions (Leval et Boyer, 15,000 hommes en tout) furent appelées à la Grande Armée.
Le 1er bataillon du 24e, le dernier du corps qui restait à l'armée d'Espagne, quitta l'armée des Pyrénées et fut dirigé sur Paris, et de là, sur le 7e corps (duc de Reggio) aux environs de Bray.

HISTORIQUE DU 4e BATAILLON ET DU DÉPOT DE 1805 à 1811

1805

Le 25 octobre 1805, au moment où les trois premiers bataillons quittèrent Huningue, pour prendre la route d'Allemagne, le 4e bataillon fut laissé dans cette place ; il y tint lieu de dépôt.

---

1 Aile droite : général Reille. — Divisions Boyer, Maucune et Vilatte.
9e division : général Boyer (16 octobre 1813).
1re brigade : colonel Villars, du 118e.
2e léger, 2 bataillons. — 118e de ligne, 3o bataillon.
24e de ligne, 1er bataillon.
(Effectif du 1er bataillon du 24e : 17 officiers, 625 hommes.)
2e brigade : général Gauthier.
120e de ligne, 3 bataillons. — 122e de ligne, 2 bataillons.

1808

Le 16 avril 1808, le 4e bataillon et le dépôt furent dirigés sur Lyon où ils restèrent en garnison.

Campagne d'Autriche (1809)

L'année suivante, lorsque **NAPOLÉON** reconstitua la Grande Armée, pour entrer en campagne contre l'Autriche, le 4e bataillon (commandant Castillard), quitta Lyon le 24 février 1809 et fut appelé à prendre part à cette nouvelle guerre. Il alla rejoindre ses deux compagnies de grenadiers et de voltigeurs à Augsbourg, dans le 2e corps (Oudinot) le 24 mars.
Ainsi réorganisé à six compagnies dont deux d'élite, il forma le 2e bataillon de la 1re demi-brigade de ligne, commandée par le major **CHABERT**, et reçut un petit drapeau de serge tricolore portant d'un côté : 1re demi-brigade de ligne ; de l'autre : 4e bataillon du 24e d'infanterie de ligne[1].
Le 2e corps (Oudinot) ne prit qu'une part indirecte aux premières opérations au succès desquelles il contribua cependant par des marches souvent fort pénibles.
Pendant les opérations autour de Ratisbonne (avril 1809) et pendant les batailles d'Abensberg et d'Eckmühl, **OUDINOT** soutint le mouvement des autres corps d'armée et resta en réserve.
Dans la marche sur Vienne, il servit d'avant-garde au maréchal **LANNES** et entra, le 13 mai, dans la capitale après avoir fait, pendant cette poursuite, de nombreux prisonniers.

Bataille d'Essling (21 et 22 mai 1809)

C'est le 22 mai, le second jour de la bataille d'Essling, que le bataillon du 24e tira ses premiers coups de fusil, dans cette campagne qui durait depuis près de deux mois.
Pendant la bataille du 21, la division **THARREAU** était restée sur la rive droite, arrêtée par la rupture des ponts ; dès que ceux-ci furent rétablis, elle passa pendant la nuit sur l'autre rive et engagea le combat au centre de la ligne française à 7 heures du matin ; bientôt, l'armée autrichienne fut rompue et le succès final était désormais assuré à nos armes lorsque, vers 8 heures du matin, **NAPOLÉON** reçut la nouvelle d'une seconde rupture de ponts. Se trouvant sans réserve, il fit suspendre le mouvement. Les Autrichiens profitèrent de ce répit pour se rallier et pour faire avancer des troupes fraîches au moyen desquelles ils prononcèrent une attaque générale. Malgré la vigueur avec laquelle il fut exécuté, ce retour offensif ne réussit pas à nous faire quitter nos positions ; ce ne fut que pendant la nuit que l'Empereur fit rentrer dans l'île Lobau les troupes engagées sur la rive gauche. Le bataillon perdit dans cette rude journée une trentaine d'hommes mis hors de combat.
Le mois de juin fut employé à transformer, par d'immenses travaux, l'île Lobau en une énorme place d'arme unie à la rive droite par quatre ponts, et d'où pouvaient être jetés en une heure cinq autres ponts sur la rive gauche.

---

1 2e corps. 1re division : général Tharreau (1er avril 1809).
1re brigade : général Couroux.
1re demi-brigade légère (4es bataillons des 6e, 24e et 25e légers).
3e - (4es des 9e, 16e et 27e légers).
2e brigade : général Albert.
1re demi-brigade de ligne (4es bataillons des 8e, 24e et 25e de ligne).
2e « (4es des 94e, et 96e de ligne).
3e brigade : général Jarry.
3º demi-brigade de ligne (4es bataillons des 28e, 63e et 64e de ligne).
4e « des 4es, 18e et 46e de ligne)

Dans la disposition générale des troupes, le 2e corps occupait le camp d'Ebersdorf. En même temps, pour augmenter son artillerie, l'Empereur dota chaque brigade du corps **OUDINOT** d'une compagnie de canonniers servant 2 pièces de 3, prises aux Autrichiens.

Bataille de Wagram (5 et 6 juillet 1806)

Comme celle d'Essling, la bataille de Wagram dura deux jours, les 5 et 6 juillet. Le 5, les Autrichiens nous attendaient dans une position formidable entre Aspern et Essling ; ils ne furent pas peu surpris de voir, le 5 juillet au petit jour, l'armée française passant le Danube vers l'est, se former en bataille sur leur flanc droit et tourner par ce beau mouvement toutes les fortifications si péniblement élevées. Nos troupes occupaient à 8 heures les positions suivantes : **MASSENA**, à la gauche, près d'Enzersdorf ; **OUDINOT** et **DAVOUT** prolongeant la ligne française, vers le nord-est par Rulzendorf en première ligne, le reste de l'armée en réserve sur deux autres lignes.
Nos corps d'armée n'eurent à livrer que quelques combats peu importants pour obtenir ce grand résultat. La division **THARREAU** eut cependant quelque peine à chasser les Autrichiens du château de Sachsengaug, entouré de fossés pleins d'eau et défendu par du canon.
Alors s'exécuta une belle marche en avant par bataillons serrés en masse, et l'armée se déploya en un immense éventail, depuis le Danube à gauche, près de Hirschstatten, jusqu'à Glinzendorf, par Breitenlee ; vers 6 heures du soir, **OUDINOT** fit attaquer Baumersdorf et les ponts du Russbach par la division **GRANDJEAN**, soutenue par celle de **THARREAU** ; cette attaque échoua et les divisions revinrent bivouaquer sur les bords du Russbach.
Le lendemain 6 juillet, la bataille recommença entre 9 et 10 heures par une violente canonnade du maréchal **OUDINOT** pendant que les autres corps faisaient un changement de front, la droite en avant. Vers midi, l'attaque générale se dessine ; l'ennemi, abordé à la baïonnette de front par **OUDINOT** et pris en flanc par **DAVOUT**, est rejeté sur Wagram et Helmdorf ; la division **THARREAU** enlève Wagram et y prend deux bataillons, plusieurs canons et un drapeau.
Pendant que l'armée autrichienne est écrasée au centre et que **MASSÉNA** tient ferme à notre gauche, 100 pièces de canons et une masse de 21 bataillons, appuyés par la garde et deux divisions de cavalerie, se précipitent entre les villages de Sussenbrünn et d'Aderklaa, passent à travers les bataillons ennemis et gagnent ainsi une lieue de terrain. Tout plie, tout fuit, et les débris de l'armée autrichienne battent en retraite vers la Bohême.
Le corps **OUDINOT** fut particulièrement cité dans le bulletin de la bataille ; voici, d'ailleurs, comment s'exprime l'ordre à l'armée : « Le succès du 5 juillet est dû aux corps des maréchaux duc de Rivoli et Oudinot, qui ont percé le centre de l'ennemi en même temps que le corps du duc d'Auerstædt le tournait par la gauche. Le village de Deutsch-Wagram n'a pas été en notre pouvoir dans la journée du 5. Ce village a été pris, mais il ne l'a été que le 6, à midi, par le maréchal **OUDINOT** ».
Ainsi, le 4e bataillon s'était montré, dans les plaines de Wagram, à la hauteur des bataillons d'Espagne. Il avait laissé sur le terrain près de 200 hommes tués ou blessés ; aussi son effectif se trouva-t-il réduit à 16 officiers et 332 soldats présents ; le reste était aux hôpitaux ou aux ambulances[1].
La paix fut le prix de cette belle victoire au lendemain de laquelle les troupes s'installèrent de leur mieux au cantonnement. Après avoir occupé pendant quelque temps le camp de Kagran où il eut beaucoup à souffrir des maladies, et après avoir travaillé à la tête de pont de Vienne, le 24e cantonna, en décembre, à Ried, près de l'Inn. Enfin, dans les premiers jours de janvier 1810, il rétrograda vers le Rhin.

1 Le nombre des tués, blessés ou malades était de 4 officiers et 387 hommes.

Campagne de Portugal (1810)

La division **THARREAU**, où il était toujours, fut acheminée sur l'Espagne le 13 septembre 1810 et passa sous le commandement du général **COUROUX**, corps **DROUET d'ERLON,** le 9 octobre à Bayonne. La 1re demi-brigade de ligne était commandée alors par le colonel **CHABERT**[2].
Dès sa formation, le 9e corps fut dirigé sur l'armée de **MASSÉNA** dont il devint la réserve, en Portugal. La jonction se fit le 26 décembre, à Leyria.
Au moment de l'arrivée du 9e corps[3], les deux armées étaient dans l'inaction la plus complète. **WELLINGTON**, retranché dans ses formidables lignes de Torres Vedras, disciplinait les troupes portugaises en face de l'armée française ; celle-ci épuisait toutes les ressources du pays et s'énervait dans une affreuse misère ; cela dura cinq longs mois au bout desquels aucun des adversaires ne pouvant se résoudre à l'attaque, **MASSÉNA** se décida à battre en retraite.

1811

Le 6 mars 1811, l'armée repassa le Mondego et se rapprocha de Ciudad-Rodrigo où étaient ses magasins et ensuite d'Almeida. Mais les approvisionnements de ces places se trouvèrent bientôt sur le point d'être épuisés et le manque de vivres contraignit une fois encore **MASSÉNA** à chercher de nouveaux centres de ravitaillement. Il marcha donc sur Salamanque et détacha **d'ERLON** à Zamora[4].
Le duc **de WELLINGTON** en profita aussitôt pour menacer Ciudad-Rodrigo et mettre le siège devant Alméida.

Bataille de Fuentes de Onoro (3, 4 et 5 mai 1811)

MASSÉNA, ne voulant pas abandonner cette place, revint sur ses pas pour la débloquer et rencontra l'armée anglo-portugaise sur un coteau d'accès difficile, derrière la petite rivière Duas-Casas.

---

2 Le 4e bataillon (commandant Trippe). comptait 16 officiers et 366 hommes. Il reçut, à son arrivée à Bayonne, un détachement venu de Lyon, qui porta son effectif à 18 officiers et 706 hommes

3 2e division : général Couroux. - 1re brigade : général Gérard.

1re demi-brigade légère.
6e léger, 4e bataillon
16e - 4e -
25e - 4e -

3e demi-brigade légère.
9e léger, 4e bataillon.
27e - 4e -
Les autres bataillons en formation.

2e brigade, général

1re demi-brigade de ligne (colonel Chabert).
8º de ligne, 4e bataillon.
24e - 4e
45e - 4e

2e demi-brigade de ligne (colonel Aulard)
94e de ligne, 4e bataillon.
95e - 4e -
96e - 4e -

4 Composition du 9e corps : général d'Erlon (8 avril 1811).
1re division : général Claparède. - 2e division : général Couroux.

3e demi-brigade légère.
16e léger, 4e bataillon.
9e - 4e
27e - 4e

24ª de ligne, 4º bataillon
45e - 4e

1re demi-brigade de ligne.
8e de ligne, 4e bataillon..

2e demi-brigade de ligne.
94e de ligne, 4e bataillon.
95e - 4e
96e - 4e

Le 3 mai, un premier engagement eut lieu dans lequel l'arrière-garde anglo-portugaise fut refoulée en désordre dans Fuentès de Onoro. Cette localité, plusieurs fois prise et reprise, resta finalement au pouvoir des Anglais.
La journée du 4 se passa en reconnaissances. Le lendemain 5, l'armée française se trouvait ainsi disposée : 2 divisions du 6e corps en face de Pozo-Bello avec une division du 8e corps comme réserve ; toute la cavalerie à la gauche, la 3e division du 6e corps occupant la partie inférieure de Fuentes de Onoro, avec le 9e corps ; à la droite, le 2e corps entre Fuentès de Onoro et Alméida.
L'attaque commença par la gauche française, qui fit plier la droite anglaise pendant que **d'ERLON**, au centre, s'emparait de la partie haute du village ; vers 11 heures du matin la victoire semblait certaine, mais le 6e corps n'ayant pas reçu à temps l'ordre de charger, l'ennemi put se raffermir sur ses positions : **WELLINGTON**, refusant sa droite, profita de l'inaction des Français pour faire attaquer et reprendre la partie haute de Fuentès de Onoro. Cette position resta au pouvoir des Anglais, malgré les généreux efforts des 2 divisions du 9e corps et les charges glorieuses de la 1re brigade de ligne dont le brave chef, le colonel **CHABERT**, tomba sur le champ de bataille frappé d'une balle à la tête.
Vers 2 heures, le feu cessa de part et d'autre sans que la place d'Alméida eût pu être ravitaillée.
La part du bataillon du 24e dans les pertes générales fut relativement grande puisque, sur son faible effectif, 31 hommes furent tués au champ d'honneur et 60 à 80 blessés.
A la suite de la bataille de Fuentès de Onoro l'armée se reporta vers Salamanque et s'y trouva réunie le 11 mai. Deux jours après (13 mai), le 9e corps ayant été dissous, le 4e bataillon du 24e (17 officiers et 331 soldats) fut envoyé à Cadix, sous les ordres du général **COUROUX** et rallia le régiment le 15 juin. Le commandant **TRIPPE** versa, comme nous l'avons dit, ses hommes dans les compagnies des trois premiers bataillons et reprit le chemin de Lyon avec 16 officiers et 87 hommes des cadres.

DÉPOT ET 5e BATAILLON
FORMATIONS DIVERSES QUI EURENT LIEU AU DÉPOT
(DE 1803 A 1814)

1803

En 1803, le 4e bataillon tenait lieu de dépôt. Nous avons suivi ce bataillon jusqu'au moment où il fut désigné pour prendre part à la campagne d'Autriche en 1809. Jusqu'à cette époque, il avait successivement tenu garnison aux environs de Brest et à Huningue.

1805

Le petit dépôt qui, lui, était resté à Brest, fut mis en route, à son tour, le 19 octobre 1805 et rejoignit le 4e bataillon à Huningue un mois après, jour pour jour. C'est de cette ville que devaient partir tous les détachements envoyés, soit aux fractions du régiment employées aux armées, soit sur divers points pour concourir à des créations nouvelles.
Pendant les opérations de la Grande Armée de 1805 à 1807 furent organisés de nombreux corps de troupes au moyen des ressources des dépôts et des 4es bataillons restés à l'intérieur. C'est ainsi que

nous avons vu les compagnies d'élite du 4e bataillon concourir à la formation du 6e régiment des grenadiers d'**OUDINOT.**

Deux corps d'armée furent créés, l'un à Mayence, l'autre à Strasbourg, au moyen des dépôts de la Grande Armée. Le dépôt du 24e, venu de Brest à Strasbourg, entra dans la composition de la 2e division du corps de réserve de Strasbourg, sous les ordres de **KELLERMANN** (1805). Ces corps avaient pour objet l'instruction des recrues et l'alimentation des troupes de campagne.

Pendant cette dernière période, divers détachements furent envoyés par le dépôt pour renforcer le régiment, notamment en janvier, juillet et novembre 1806.

Enfin, on organisa les régiments provisoires avec des compagnies des 3es et 4es bataillons ; chacun des régiments de l'armée donna une compagnie de 140 hommes ; celle du 24e entra dans la composition du 3e bataillon provisoire à Mayence, le 10 novembre 1806. Par la réunion de ces bataillons deux par deux on obtint des régiments dont on donna le commandement à des majors.

On n'attendait pas que les recrues fussent instruites pour les faire passer dans ces corps ; il suffisait qu'elles eussent huit à dix jours de présence et qu'elles fussent habillées, équipées et armées ; encore n'eut-on pas toujours la patience d'attendre que les hommes fussent habillés pour les expédier à l'armée ; on les fit souvent partir dès qu'ils eurent reçu l'armement.

La mission des bataillons provisoires était de tenir garnison dans les places conquises. Le 3e de ces bataillons fut envoyé à Magdebourg.

Le dépot du 24e concourut aussi à la formation des 6e, 10e, 14e et 19e régiments provisoires dont la création eut lieu en janvier, mars, avril et mai 1807 ; régiments éphémères qui maintinrent la sécurité des derrières de l'armée en la suivant à quelques marches et qui furent dissous au fur et à mesure de leur arrivée à Thorn ; alors chaque compagnie rejoignit son régiment, fut répartie entre les compagnies actives et les cadres rétrogradèrent ensuite sur les dépôts.

Il serait long et fastidieux de suivre tous les détachements ainsi formés ; qu'il suffise de dire que le dépôt fournit encore deux compagnies de 150 hommes chacune au corps d'observation de l'Océan (octobre 1807).

On se rappelle que le 3e bataillon du 24e avait été licencié le 21 mars 1807, à Frauenberg ; ses cadres servirent à organiser deux nouvelles compagnies qui, avec les deux précédentes constituèrent le 1er bataillon du 2e provisoire, du corps de l'Océan[1].

1808 à 1811

Le dépôt resta à Huningue jusqu'au 16 avril 1808, jour où il fut dirigé sur Lyon en même temps que le 4e bataillon. Là, et dès leur arrivée, il fut procédé à la formation d'un 5e bataillon qui servit en même temps de dépôt et le 4e devint disponible ; il fut envoyé peu après, nous l'avons vu, à l'armée d'Allemagne. Le nouveau 5e bataillon ne comprenait que quatre compagnies de fusiliers.

Pendant la guerre d'Espagne, le dépôt, au moyen des cadres du 5e bataillon, alimentait les bataillons actifs en hommes de renfort. Des détachements de 100 à 150 hommes par régiment, se réunissaient en bataillon de marche à Bayonne pour aller rejoindre les différents corps d'armée. Bien peu de ces groupes arrivèrent à destination ; arrêtés en route par les commandants de territoires, ils faisaient la chasse aux guérillas pour assurer les communications et ne réussissaient souvent à rejoindre les régiments que considérablement réduits.

1 Le 2e provisoire faisait partie de la 1re division organisée à Metz. Notre bataillon y arriva du 18 au 24 novembre 1807.

1811

Le 10 juillet 1811, la 1re compagnie du 5e bataillon, à l'effectif de 150 hommes, fut dirigée sur Bordeaux où elle arriva le 31 du même mois et entra dans le 7e bataillon de marche des régiments de renfort.
Le 18 juillet, la 2e compagnie du même bataillon quitta Lyon à destination de Bayonne. Elle resta dans cette place jusqu'au 3 octobre et alla s'embarquer le 11 novembre, à Toulon, sur le vaisseau le *Trident* (113 hommes).
Enfin, les 3e et 4e compagnies de ce bataillon, parties de Lyon le 22 septembre 1811 (349 hommes), séjournèrent à Bordeaux du 2 au 10 octobre, et dès leur arrivée à Bayonne furent incorporées dans le 6e bataillon de marche où elles furent rejointes quelques jours après par la 1re compagnie.
Le 6e bataillon, destiné à assurer les derrières de l'armée, entra dans le régiment de marche de l'armée du Midi et stationna dans le cinquième gouvernement. On le trouve à Monesterio en janvier 1812, à Pancorbo en janvier 1813. Enfin, au mois de mars, les cadres de ces trois compagnies rentrèrent au dépôt, à Lyon, après avoir versé leurs hommes dans le 1er bataillon du 24e.
En octobre 1811, les cadres du 4e bataillon, qui venait de faire la campagne de Portugal, rallièrent le dépôt à Lyon.

1812

Par ordre du 11 avril 1812, le 4e bataillon se reconstitua au dépôt et entra dans le 10e corps de la Grande Armée.
1er juin. Un détachement alla, en exécution d'un ordre du 28 mars, renforcer le 4e bataillon du 59e d'infanterie à Munster et rejoignit son nouveau corps le 28 juin.
Par ordre du 13 novembre, la 2e compagnie du 5e bataillon que nous avons laissée, en 1811, à bord du *Trident*, fut dirigée sur Berlin, y arriva le 1er février 1813 et alla verser à Spandau ses hommes dans le 4e bataillon du 24e ; ses cadres rentrèrent en France.

1813

Ainsi, le 1er septembre 1813, les quatre compagnies du 5e bataillon se trouvaient réunies à Lyon.
En mars, les cadres des 2e et 3e bataillons vinrent à Lyon et n'y passèrent que fort peu de temps.
Le 3e bataillon, s'étant complété avec les recrues du 5e, fut dirigé sur le 14e corps de la Grande Armée où nous le retrouverons.
Le 2e bataillon ne fut pas aussi heureux et ne trouva pas les ressources nécessaires pour remplir ses cadres ; on décida qu'il recevrait ultérieurement des hommes des compagnies de réserve départementale, et il alla cantonner définitivement à Lyon, en décembre. Ce 2e bataillon parvint à se compléter peu à peu et put même concourir, avec le 5e, à la création d'un 6e bataillon au commencement de 1814.

Détachement à Madgdebourg (1813)

Un détachement de 2 officiers et 97 hommes en marche sur Dresde et de passage à Magdebourg le 14 mars 1813, y fut retenu et entra dans la composition d'un bataillon qui prit le nom de 2e bataillon de garnison de la citadelle de Magdebourg[1].
Ce détachement fut incorporé, en juin, au 2e bataillon du 12e de ligne.

1 La composition du bataillon était la suivante : Une compagnie du 24e. Une compagnie du 51e. Un détachement du 81e

Le 13 mars, les cadres du 5e bataillon furent employés à conduire à Mayence, les conscrits de la classe de 1813 et des quatre classes précédentes pour être incorporés dans les six cadres de bataillons des quatre régiments de marine et d'artillerie de marine.
Enfin, dans les derniers jours de décembre de la même année, deux compagnies du 5e bataillon (500 hommes), en marche pour se rendre à Strasbourg et de là à la Grande Armée, furent arrêtées à Besançon pour y former la garnison de cette place sous les ordres du général **MARULAZ**.

HISTORIQUE DU 1er BATAILLON DU 22 JANVIER AU 16 JUIN 1814

---

22 janvier (1814)

Deux jours après la dislocation du corps **d'ERLON**, la 9e division partit de Peyrehorade (22 janvier) pour Paris ; il y avait 29 étapes à parcourir, mais afin de gagner du temps, le Ministre de la guerre décida que la division ferait trois étapes par jour, dont deux au moins en poste ; à la date du 10 février nous trouvons en conséquence la 1re brigade[2] à laquelle appartenait le 1er bataillon du 24e, à Étampes; le 11, cette brigade est à Melun, le 13, à Nangis où elle rejoint les troupes du 7e corps.
A ce moment, le maréchal **OUDINOT** venait de rassembler ses troupes pour tenter de s'opposer au passage de la Seine que le comte **de WREDE** voulait effectuer à Bray. Malgré la vive résistance de nos troupes, le passage eut lieu, et le maréchal, n'ayant pu conserver la position de Cuterets, se replia dans la matinée du 14 sur Nangis.
Mais le terrain plat de la Brie était trop désavantageux pour les corps français qui avaient devant eux toute l'armée de Bohême et des masses considérables de cavalerie. **MACDONALD** vint, par ordre de l'Empereur, renforcer **OUDINOT** et **VICTOR** déjà réunis autour de Nangis et les trois maréchaux se retirèrent sur l'Yères, dans un pays plus accidenté où ils espéraient faire reposer leurs troupes harassées de fatigue et attendre les renforts que **NAPOLÉON** allait leur amener. Ils furent d'ailleurs mollement suivis par **SCHWARTZEMBERG**, qui venait d'apprendre les désastres de **BLÜCHER**.
A la nouvelle de cette retraite, l'Empereur, faisant observer l'armée de Silésie par **MARMONT** et **MORTIER**, vole au secours des maréchaux avec la vieille et la jeune gardes, arrive à Guignes le 16 février et prend aussitôt ses dispositions pour attaquer dès le lendemain les colonnes ennemies disséminées sur une longue ligne.

Combat de Mormant (17 février 1814)

Le 17, à la pointe du jour, l'avant-garde **de WREDE** fut écrasée à Mormant : le 7e corps, en seconde ligne, n'eut pas à donner dans cette belle affaire à la suite de laquelle les Russes se dispersèrent dans

---

2 7e corps : général Oudinot (10 février).
2e division : général Boyer.

1re brigade : général Gauthier.
2e léger : 1er, 2e et 6e bataillons.
24e de ligne : 1er bat., comt Mignot (18 offic., 550 h.).
122e de ligne : 1er, 4e et 6e bat.

2e brigade : général Chassé.
16e léger, 1er bataillon.
8e de ligne, 1er bataillon.
28e de ligne : 1er, 3e, 6e bataillons
54e de ligne, 1er bataillon.

toutes les directions après une perte de 4,000 hommes et laissant entre nos mains 11 canons, 40 caissons et 2,000 fusils. Le 7e corps, chargé de la poursuite de **WITGENSTEIN**, se dirigea sur Provins qu'il traversa le 18, obligeant le général russe à repasser la Seine à Nogent. Pendant que le 7e corps exécute cette poursuite par Donnemarie (19 février) - Bray - Nogent (20) et Romilly (21), les colonnes ennemies sont refoulées sur tous les points[1], à Valjouan, à Montereau. **SCHWARTZEMBERG** ordonne la retraite générale sur Troyes et appelle à lui **BLÜCHER** par Arcis et Méry.

Combat de Méry (22 février 1814)

Le 7e corps, toujours ardent, arrive devant le défilé de Mesgrigny et se dispose à le forcer et à s'emparer ensuite de Méry. Il se heurte dans sa marche aux corps de **SACKEN** qui s'avancent pour agir sur notre gauche et nos derrières ; la division **BOYER** (le 24e en fait partie) engage un violent combat, débusque les têtes des colonnes ennemies, les refoule et paraît devant Méry. La brigade **GAUTHIER**, qui est en avant, aborde l'ennemi à la baïonnette et le culbute sur le pont auquel les Russes ont mis le feu. Les fuyards se rallient sur l'autre rive de la Seine et engagent une vive fusillade sur les nôtres qui essayent de passer ; mais l'incendie du pont a gagné les premières maisons, et, avivé par un vent violent, s'est propagé avec une telle rapidité que les alliés, étouffés par la fumée, évacuent rapidement la position. Nos tirailleurs passent en déterminés sur les poutres enflammées du pont et gagnent la lisière opposée du village. Le général **GAUTHIER**, qui suit de près les tirailleurs, veut poursuivre les fuyards, mais en débouchant de Méry, il se trouve en face de l'armée de Silésie rangée en bataille sur deux lignes, à cheval sur la route d'Arcis ; il ne peut songer à pousser plus loin son succès.

En présence de cette situation imprévue, le général se borna à déployer sa brigade à la sortie de Méry et à entretenir le feu jusqu'au soir. Il fut grièvement blessé dans la soirée, et ce malheureux événement détermina les troupes à repasser la Seine et à bivouaquer sur la rive gauche[2].

Le lendemain, les autres corps français rejoignirent, et **NAPOLÉON** qui espérait, avec ses 60,000 hommes remplis d'ardeur, remporter un brillant succès ne put que constater, à son arrivée, la retraite complète des Alliés. Il lança les maréchaux **MACDONALD** et **OUDINOT** sur les traces de **SCHWARTZEMBERG** en retraite sur Chaumont, puis, après avoir prescrit à **MARMONT** et à **MORTIER** de prendre l'offensive vers Villers-Cotterets, il s'élança avec **NEY** et la garde pour tomber sur **BLÜCHER** en fuite vers Soissons.

Après le combat de Méry, la brigade **ROUZIER** ne suivit pas l'armée dans son mouvement vers Troyes ; elle fut laissée à la garde du pont avec ordre de rejoindre sa division dès que l'ennemi aurait évacué la contrée. Mais le 27 février, elle reçut des instructions lui prescrivant de rallier à Sézanne le corps du prince **de la MOSKOVA**, auquel elle resta attachée jusqu'à la fin des hostilités.

Dans la nuit du 2 au 3 mars, la garde et la brigade **ROUZIER** passèrent la Marne à La Ferté-sous-Jouarre, sur les talons des Prussiens. Le 4, elles étaient à Fère-en-Tardenois et Fismes ; on croyait **BLÜCHER** acculé à l'Aisne et irrévocablement perdu, lorsque l'on apprit la fatale nouvelle de la capitulation de Soissons. Cette capitulation livrait un pont aux Prussiens et permettait leur jonction avec l'armée du Nord.

1 Le 24e compte 18 officiers et 448 hommes.

2 Le général Gauthier fut remplacé à la tête de la 1re brigade par le général Rouzier.

Bataille de Craonne (7 mars 1814)

NAPOLÉON n'en résolut pas moins de tourner ces deux armées par leur gauche et de les couper de la Belgique ; il se porta sur Laon, força le passage de l'Aisne à Berry-au-Bac (6 mars) et rencontra les Alliés établis sur la forte position de Craonne. L'attaque principale fut confiée au maréchal **NEY**, qui plaça la brigade de la division **BOYER** au moulin de Boucouville, à droite du chemin de la ferme de Bove.

Par suite d'une fatale erreur, ou de son impatience, le prince **de la MOSKOVA** n'attendit pas l'arrivée des maréchaux ducs **de BELLUNE** et **de TRÉVISE,** encore loin du champ de bataille, et déboucha de Saint-Martin, sur deux colonnes, dès qu'il entendit les premiers coups de l'artillerie de la garde. La colonne de droite, conduite par le général **BOYER**, côtoya la lisière d'un bois et se présenta devant Aille, tandis que celle de gauche abordait le plateau directement. Lorsque ces colonnes arrivèrent en vue d'Aille, et qu'elles commencèrent à canonner le plateau, elles furent assaillies par une canonnade et une fusillade effroyables et arrêtées net.

L'entrée en ligne des autres corps ne modifia pas cette situation et les bataillons du prince, décimés par la mitraille, se consumèrent en vains efforts devant le village jusqu'au moment où arrivèrent deux batteries de la garde. Cette artillerie, amenée par **DROUOT**, prit les colonnes russes d'écharpe et réussit à produire une efficace diversion. Résolu d'en finir, l'Empereur lança en avant toutes les troupes disponibles ; alors, la brigade **BOYER**, dans un nouvel et suprême effort, s'empara du village d'Aille. La prise de cette position détermina le mouvement de retraite du général russe **WORONZOFF**, qui fut jeté dans le chemin creux de Chevrigny, par la violente poursuite du maréchal **NEY**.

Les autres corps alliés se retiraient également lorsque la nuit vint mettre fin à cette sanglante et stérile bataille. Nos pertes étaient énormes et parmi les blessés se trouvait le général **BOYER**.

L'ennemi se retira en bon ordre sur Laon, prêt à accepter une nouvelle bataille et suivi par l'armée française ; celle-ci vint se heurter, à l'entrée du défilé d'Étouvelle, à des marais impraticables qu'il eût été téméraire de franchir de vive force.

Les renseignements ayant fait savoir que le défilé pouvait être tourné, l'Empereur chercha à tirer parti de cette circonstance pour tenter un coup de main sur Laon. **GOURGAUD** fut chargé du mouvement tournant et **NEY** de l'attaque directe sur la chaussée. **GOURGAUD** accomplit sa mission avec succès et la 1re brigade (Boyer) se lança avec tant d'impétuosité que les grand gardes russes, surprises dans leur sommeil, n'opposèrent pas de résistance. **NEY** et **GOURGAUD** se donnèrent la main à Chivry au delà du défilé.

Le 8 au matin, l'armée était au pied de la montagne de Laon devant une position formidable défendue par 100,000 hommes et une puissante artillerie. **NAPOLÉON** n'avait à leur opposer que 30,000 conscrits dont le patriotisme ne pouvait suppléer au nombre.

Bataille de Laon (9 mars 1814)

Ce fut encore la 1re brigade qui eut les honneurs de l'attaque ; à 7 heures du matin, par un épais brouillard et malgré le feu très vif de la brigade ennemie **TROMEN**, elle s'empara du village de Semilly, situé au pied du plateau de Laon.

Bientôt, le brouillard s'étant dissipé, **BLÜCHER** se rendit compte de la faiblesse numérique de son adversaire et prit aussitôt l'offensive ; la 1re brigade, pressée et presque cernée dans Semilly, fut contrainte de se replier ; mais, bientôt renforcée, elle reprit vaillamment le village.

NAPOLÉON, convaincu de l'impossibilité d'une attaque de front, comptait beaucoup sur un mouvement tournant du maréchal **MARMONT** sur la gauche ennemie ; le maréchal ne paraissant

pas, l'Empereur prescrivit de laisser traîner le combat jusqu'à la nuit et de bivouaquer ensuite sur place.
Le lendemain, **NAPOLÉON** apprit que le duc **de RAGUSE** avait essuyé un grave échec pendant la nuit ; prévenu d'ailleurs par la reconnaissance de **DROUOT** que le plateau était aussi inabordable par la route de La Fère que de front, il se décida enfin à se retirer. On entretint la canonnade jusqu'au soir et l'on repassa, pendant la nuit, le défilé d'Étouvelle. La retraite commença le 11 par la route de Soissons, la brigade du 24e à l'arrière-garde. Le 12, on était au faubourg Saint-Vast de Soissons, sur la rive droite de l'Aisne.
NAPOLÉON, en reportant l'armée vers Soissons, avait l'intention de la faire reposer ; mais les mauvaises nouvelles reçues de Reims, dont venait de s'emparer le corps russe de **SAINT-PRIEST,** lui firent changer ses projets.

Combat devant Reims (14 mars 1814)

Il se porta le 13 mars sur Reims et engagea le lendemain, vers 4 heures du soir, un violent combat dans lequel les Russes perdirent 5,000 hommes et leur général. La 1re brigade, qui avait été renforcée par le régiment de la Vistule, resta en réserve et ne prit qu'une part indirecte au combat.
Dès le lendemain 15, le prince **de la MOSKOVA** fut envoyé vers Châlons avec la division **JANSSENS**[1], la garde et les gardes d'honneur ; il se mit à la poursuite du général **DAVIDOW** sur la route de Vitry et de là sur Arcis, où il arriva le 20, à 10 heures du matin, en même temps que la cavalerie de la garde.
L'Empereur fit aussitôt prendre les dispositions de défense contre **SCHWARTZENBERG**, qui se portait de nouveau en avant avec Châlons ou Vitry pour objectif ; là, devait s'effectuer la jonction définitive des armées de Bohême et de Silésie.

Combat d'Arcis (20 mars 1814)

La brigade **BOYER** fut placée en réserve derrière la division **JANSSENS**, sur la route de Lesmont. Le choc eut lieu vers 2 heures ; notre droite, ayant été refoulée dès le début, ne put se reporter en avant qu'à l'arrivée de la division **FRIANT**. A gauche, le maréchal **NEY** soutenait les efforts réitérés et furieux des Austro-Hongrois ; le village de Torcy, occupé par la brigade **ROUSSEAU**, finit par tomber en leur pouvoir ; mais la brigade **BOYER** s'y jeta avec ardeur et en chassa bientôt les Autrichiens. Trois autres attaques désespérées des Alliés, tentées chaque fois par des troupes fraîches, vinrent se briser contre l'héroïque bravoure de nos conscrits. Le feu de l'ennemi n'en fut pas arrêté ; il redoubla même pendant la nuit et les malheureuses cités de Torcy et Arcis devinrent la proie des flammes [2].
Dans cette mémorable journée, 20,000 Français avaient combattu, avec un avantage marqué, l'ennemi qui ne comptait pas moins de 100,000 hommes.
Le lendemain, la bataille recommença plus acharnée que jamais ; l'immense disproportion des forces n'arrêta pas un instant l'élan de nos soldats, qui abordèrent résolument les lignes ennemies ; nous ne pouvions cependant espérer un succès, car nous manquions de réserves pour assurer notre ligne de retraite ; aussi **NEY** dut-il abandonner la partie au moment où les Alliés se disposaient à occuper Arcis sur nos derrières ; il passa l'Aube en bon ordre, sous la protection du maréchal **OUDINOT**, qui défendit énergiquement les ponts.

1 La brigade Boyer était passée sous le commandement du général Janssens depuis le 15 mars.
2 Le 24e eut dans cette affaire 1 officier et 9 soldats blessés.

Le général **JANSSENS** ayant été blessé à Arcis, le général **Le FOL** lui succéda dans le commandement de la division.
Il devenait impossible de continuer la lutte dans le pays entre Seine et Marne, où les Alliés allaient rassembler 200,000 hommes. **NAPOLÉON** changea de plan ; il résolut de se jeter par Saint-Dizier dans la Lorraine, d'y réunir les paysans insurgés et les garnisons des places, de couper les communications de l'ennemi et de le forcer ainsi à suspendre sa marche sur Paris et à revenir sur le Rhin.

Combat de Saint-Dizier (26 mars 1814)

Le 23 mars, le mouvement commença ; et le 26, on se heurta, à Saint-Dizier, au corps de **WINTZINGERODE**, qui fut battu et rejeté sur Vitry. **NAPOLÉON** croyait avoir eu affaire à toute l'armée de **BLÜCHER** ; mais les prisonniers lui apprirent qu'il n'avait eu devant lui qu'un seul corps et que les deux armées alliées marchaient sur Paris.
Il changea encore son plan et, ne pouvant prendre la route de Vitry, au pouvoir de l'ennemi, il courut sur la capitale par Troyes ; en arrivant dans cette ville, il fut prévenu du danger qui menaçait la capitale et de la trahison qui se préparait ; laissant ses troupes en marche, il partit seul et se dirigea en poste sur Paris. Le 31 mars, à Fromanteau, il rencontra les premières troupes qui évacuaient la capitale et connut toute la vérité.
L'armée, malgré un temps horrible, malgré ses fatigues et les privations de toute sorte dont elle souffrait depuis quelques jours, marcha sans murmurer, disciplinée comme toujours. Nous trouvons la division **Le FOL** successivement à Doulevant, le 28, au delà de Dolancourt le 29, et à Troyes dans la nuit du 29 au 30, entre la route de Sens et Montereau le 31 mars, et enfin, le 2 avril, à Fontainebleau, en position au delà de la forêt[1].
Le lendemain, 3, les maréchaux **MORTIER** et **MARMONT** firent leur jonction à Essonne avec l'armée, qui prit position sur la rivière.

Dislocation de l'armée (9 avril 1814)

L'ordre de dislocation surprit les troupes au moment où elles croyaient marcher à l'ennemi. Le 24e, qui était à Soisy-sur-École, quitta cette localité le 9 avril, par étapes, pour aller prendre ses cantonnements autour d'Évreux, le 14 du même mois[2]. Le 23 avril, le 7e corps prit la cocarde blanche[3].
Le 28 avril, un bataillon, composé de 6 compagnies de grenadiers et de voltigeurs, tirées du 7e corps, partit pour aller assister à l'entrée de Louis XVIII, à Paris.

---

1 Le 2 avril, le 24e comptait 13 officiers et 234 hommes ; le 8, 12 officiers et 190 hommes.

2 7e corps. — 2e division : général Le Fol (15 avril).

1re brigade : général Rousseau.

2e léger : 1er et 5e bataillons.

24e de ligne, 1er bataillon : commandant Depenou, 13 off. et 183 h.

34e de ligne, 2e bataillon,

2e brigade : général Jacquemard.

12e de ligne.
14e -

36e de ligne.
122e

3 1er mai, à Criquebœuf. - 1er bataillon : Depenou, capitaine commandant ; 13 officiers, 217 hommes.
10 mai, à Criquebœuf. 1er bataillon : Perron, capitaine commandant ; 16 officiers, 243 hommes.

A partir de la dissolution du 7e corps (17 mai 1814), le 1er bataillon du 24e changea plusieurs fois de garnison ; il cantonna successivement à Rouen, Limoges, Clermont-Ferrand, et vint enfin retrouver à Lyon les 2e, 5e et 6e bataillons du régiment, le 16 juin 1814[1].

HISTORIQUE DES 2e ET 6e BATAILLONS DU 1er MARS 1813 AU 15 JUIN 1814

1813

Les cadres du 2e bataillon, partis d'Espagne le 1er mars 1813, étaient arrivés à Lyon le 26 juin, à l'effectif de 11 officiers et 91 hommes ; ils n'y restèrent que quelques jours et furent remis en route le 3 juillet suivant pour Mayence, où s'organisaient des corps d'observation destinés à soutenir la Grande Armée[2]. Par un décret du 18 juin, le 2o bataillon du 24e devait entrer dans la composition du corps d'observation de Bavière, sous les ordres du maréchal **AUGEREAU**[3] et recevoir des soldats provenant du dépôt ou des réserves départementales.

Au moment où le bataillon arriva à Mayence, le 21 juillet, le corps du duc **de CASTIGLIONE** formait ses divisions (51e, 52e, 53e et 54e) à Wurtzbourg ; ce travail d'organisation fut très long, car, à la date du 13 septembre, nous trouvons encore le 24e à Wurtzbourg, dans la même situation d'attente. Pendant les mois d'octobre et novembre, le corps d'observation suivit à distance les mouvements de la Grande Armée, et, après les désastres de la fin de cette campagne, ses éléments allèrent renforcer différents corps d'armée. Le 2e bataillon fut dirigé sur Lyon où nous le voyons, dans les derniers jours de l'année, faisant partie de la garnison de cette ville[4].

L'invasion du territoire suivit de très près la retraite de l'armée française derrière le Rhin, et l'aile gauche des Alliés, passant par la Suisse au mépris des traités, marcha sur Genève. **AUGEREAU**, qui avait été chargé de tenir tête à cette attaque, accourut à Lyon où il ne trouva que quelques bataillons sans effectifs et sans organisation ; il prit cependant les mesures nécessaires pour mettre de l'ordre dans ces troupes et remplir leurs cadres à peu près vides.

Il prescrivit la création d'un 6e bataillon au 24e, avec des éléments pris au 5e ; peu après, un ordre du maréchal autorisa le major du 24e à former les compagnies de grenadiers et de voltigeurs de ses deux bataillons ; mais les recrues n'arrivaient que très difficilement et cette organisation ne fut guère complète que dans les premiers jours de février.

Le plus pressé, dès que l'on eut appris la marche de l'Autrichien **BUBNA**, fut de mettre Lyon à l'abri d'un coup de main. Cette tâche fut confiée à la division **MUSNIER** dont faisait partie le 2e bataillon et qui ne comptait pas plus de 1200 hommes, dont 250 anciens. Il n'y avait pas une minute à perdre, car les avant-gardes de **BUBNA** se montraient déjà à Montluel, à environ 20 kilomètres de Lyon.

MUSNIER fit occuper les abords immédiats de la place du côté de Bourg, en tête du faubourg de la Croix-Rousse. Il était temps que ces dispositions fussent prises, car, dès le 16 janvier, les coureurs

---

1 Le 1er bataillon est composé de 18 officiers et 268 hommes.

2 120 hommes qui devaient être rejoints par 725 des réserves à incorporer.

3 Le 24e était affecté à la 52e division : général Sémélé. 1re brigade : général Bagueni.

36e demi-brigade.	17e demi-brigade.	18e demi-brigade.
2e bataillon du 24e.	17e de ligne, 2 bat.	54e de ligne, 2 bat
2e du 39e.	29e 2	95e de ligne, 2 bat

4 Son effectif et de 20 officiers et 336 hommes.

ennemis parurent à 15 kilomètres de la ville et engagèrent la fusillade avec nos avant-postes. Sur ces entrefaites, les habitants ayant réussi à inonder le pays dans cette direction, le général fut rassuré de ce côté et passa la Saône le 17 pour s'établir sur les chaussées de Chalon et de Clermont.
Ces premières précautions eurent un heureux résultat, car elles permirent de repousser quelques détachements ennemis qui avaient tâté la place vers la Croix-Rousse. Quelque temps après, lorsque les renforts attendus eurent rejoint, on put refouler les Autrichiens sur Montluel où ils se tinrent tranquilles jusqu'à la fin de janvier.
Le maréchal profita de ce répit pour mettre la dernière main à son organisation et prit l'offensive avec 17,000 hommes pour balayer le pays entre la Saône et l'Ain.

Combat de Meximieux (18 février 1814)

Le général **MUSNIER** (1re division) se mit en mouvement le 18, attaqua Meximieux défendu par 1200 hommes d'infanterie, 200 chevaux et 3 pièces et s'en empara ; l'ennemi s'étant retiré sur la position des Loges, un peu au nord-est de Meximieux et l'ayant occupée avec 1500 hommes, 500 chevaux et 6 pièces, le général français l'y poursuivit et l'attaqua sans désemparer. Menacés d'être tournés par notre infanterie, les Autrichiens nous abandonnèrent la position avec perte de 300 ou 400 prisonniers. Le même jour, le général **PARMENTIER** entrait à Mâcon et **BARDET** à Bourg ; tous trois marchèrent sur Pont-d'Ain, et l'ennemi n'eut que le temps de se retirer précipitamment sur Nantua.
Ces premiers succès enhardirent le maréchal, qui prescrivit une marche générale sur Genève.
La division **MUSNIER** (moins la brigade Ponchalon) et **PARMENTIER**, par Lons-le-Saunier et Morez ; **BARDET** et **PONCHALON** avec le 2e bataillon du 24e et un autre bataillon, par Seyssel et Bellegarde.
Cette combinaison réussit complètement. **MUSNIER** délogea les Autrichiens de Lons-le-Saunier, les poussa devant lui par les Petites-Chiettes, Morez et Saint-Cergues, et déboucha sur le versant suisse, n'ayant pu atteindre que leur arrière-garde à laquelle il avait enlevé quelques centaines d'hommes.

Combat de Saint-Julien (1er mars 1814)

BARDET et **PONCHALON**, de leur côté, avaient pris Bellegarde en passant et étaient arrivés à quelques kilomètres de Genève, après avoir livré un combat heureux d'arrière-garde près de Saint-Julien, combat dans lequel le 24e essuya quelques pertes.
Enfin, les généraux **MARCHAND** et **DESSAIX** étaient parvenus à Frangy, venant d'Italie par Chambéry et ayant fait des prisonniers pendant leur route.
Telle était la situation quand le maréchal apprit que de fortes colonnes, estimées à 4,000 hommes, s'avançaient de Chalon vers Lyon ; prévenu d'ailleurs que **BUBNA** se disposait à défendre Genève, il laissa devant lui, pour l'observer, **MARCHAND** avec les troupes d'Italie et reprit le chemin de Lyon avec le reste de l'armée.
Le 9 mars, il était de retour dans cette ville où il concentra toutes ses forces.
Le 10, il prescrit au général **REMOND**, commandant la brigade de réserve restée à Lyon, et dont fait partie le 6e bataillon du 24e, de se porter en reconnaissance sur Villefranche ; et à **MUSNIER** de se mettre en marche avec sa division et un régiment de hussards, et d'aller coucher à Villefranche où il réunira à ses troupes le 6e bataillon du 24e. Le général attendra de nouveaux ordres à Villefranche.
Renseigné dans la nuit, et sachant que l'ennemi n'a pas encore plus de 1500 hommes à Mâcon, le maréchal ordonne au général **MUSNIER** de reconnaître rapidement la position et d'attaquer le jour

même ; il le prévient en même temps que **BARDET** se dirigera sur Saint-Laurent, en face Mâcon, sur la rive droite et que lui-même sera dans la journée à Villefranche.
Les deux bataillons du 24e forment l'avant-garde, avec le 120 hussards.

Premier combat de Saint-Georges (11 mars 1814)

Les avant-postes ennemis, placés à Saint-Georges, à 2 lieues de Villefranche, sont abordés avec tant de vigueur qu'ils sont ramenés, de position en position, jusqu'à Mâcon, laissant entre nos mains 800 prisonniers et 2 pièces qui ont été enlevées avant d'avoir fait feu.
MUSNIER se préparait à profiter de ce brillant succès dû à la valeur du 24e, lorsqu'il s'aperçut qu'il avait devant lui un corps entier de 15,000 à 18,000 hommes, appuyé par 40 bouches à feu et fortement retranché.
Il se replia « dans le meilleur ordre possible », dit le rapport d'**AUGEREAU**, et couvrit la gauche des troupes du maréchal vers Beaujeu.
Les forces autrichiennes sont estimées à 40,000 hommes sur la rive droite de la Saône et à 10,000 sur la rive gauche, et le duc **de CASTIGLIONE** n'a qu'une poignée de conscrits à opposer à ces armées. On se bat tous les jours, retardant par tous les moyens la marche des Alliés ; **BARDET** a évacué Meximieux et bat en retraite.
Le 17, l'ennemi a attaqué, sans grand succès, nos avant-postes de Belleville, à 3 lieues de Lyon, par la route de Bourg ; le 18, il se présente avec des forces triples devant la position de Saint-Georges.

Deuxième combat de Saint-Georges (18 mars 1814)

Une de ses divisions attaque, sur la route de Mâcon, la division **PARMENTIER** ; trois autres filent sur notre gauche pour nous tourner et nous couper de Villefranche ; fort heureusement, le maréchal ayant pressenti le projet des Autrichiens, avait placé de ce côté le 12e hussards et la brigade **ORDONNEAU** de la division **MUSNIER** ; la seconde brigade de cette division était en réserve avec les cuirassiers un peu en arrière.
Malgré l'énorme disproportion des forces, la lutte fut vive ; au premier moment, la division **PARMENTIER** céda du terrain ; mais, revenant à l'ennemi avec une rare impétuosité, elle enfonça la division autrichienne, détruisit entièrement le régiment de Hesse-Darmstadt et réoccupa sa position.
Cependant la brigade **ORDONNEAU** et le 12e hussards tenaient en échec les trois divisions ennemies pour donner le temps à **PARMENTIER** de se retirer ; en vain la cavalerie voulut charger ; reçue à bout portant par les feux du 67e, elle fut culbutée en désordre laissant 200 hommes sur le champ de bataille ; mais les Autrichiens ne cessant de faire entrer en ligne de nombreuses troupes fraîches, le maréchal se mit en retraite en ordre et prit une position centrale pour couvrir les deux rives de la Saône et attendre l'arrivée des troupes venant d'Espagne. L'ennemi n'osa pas nous suivre.
Dans cette journée, brillante pour nos armes, 10,000 hommes avaient tenu en échec et arrêté de 25,000 à 30,000 hommes et leur avaient fait essuyer une perte de plus de 2,000 hommes tués ou blessés.
La journée du 19 se passa sans incidents, l'ennemi préparant son attaque, et nous, organisant la défense du plateau de Limonest. **MUSNIER** et **PARMENTIER** reçurent l'ordre de tenir avec opiniâtreté la position de Limonest avec le 4e hussards, le 13e cuirassiers et douze bouches à feu ; le général **DIGEON**, avec les troupes venues de Catalogne, le 12e hussards et six canons, se postèrent à Grange-Blanche pour tenir tête aux détachements qui pourraient déboucher de la Tour-de-

Salvagny. Entre ces deux fractions, et les reliant, se trouvaient la brigade **ESTÈVE** et la division **PARMENTIER** à Dardilly.

Bataille de Limonest (20 mars 1814)

L'ennemi, qui avait passé la matinée à préparer ses mouvements, développa son plan vers midi : deux fausses attaques directes furent faites simultanément sur Limonest et sur la gauche du général **DIGEON**, tandis que les masses se portèrent sur Grange-Blanche et Dardilly. Le général **ESTÈVE** fut forcé et rejoignit le général **DIGEON** dont la position devint l'objet de tous les efforts de l'assaillant.

Ce brave général opposa une résistance inébranlable à toutes les attaques et se couvrit de gloire ainsi que ses troupes dont la conduite est au-dessus de tout éloge. Il n'en fut malheureusement pas de même du côté de Limonest. Les généraux qui s'y trouvaient résistèrent faiblement, ne se rendant pas compte de l'importance capitale de la position et descendirent dans le faubourg de Vaise, dans la crainte d'être tournés.

L'ennemi profita de cette faute dont il sentit tout le prix et se hâta de prendre des avantages qu'il n'eût jamais dû espérer obtenir. Le maréchal, accouru sur ce point, prit les dispositions les plus urgentes, mais qui se trouvèrent trop tardives. Nos troupes tinrent avec une opiniâtreté admirable contre des forces quadruples ; une charge à fond, tentée par le 13e cuirassiers, ne put nous rendre des positions évacuées si mal à propos et sans qu'on y fût contraint.

La nuit mit fin à la bataille où l'ennemi ne perdit pas moins de 3,000 hommes tués, blessés ou prisonniers et les deux armées bivouaquèrent en présence.

Le maréchal ne pouvait plus tenir dans les conditions où se trouvait l'armée ; aussi prit-il la pénible résolution d'abandonner Lyon ; il opéra, dans la nuit du 20 au 21 mars, sa retraite sur l'Isère sans être inquiété et sans perdre un homme.

Le 23, le gros de l'armée était à Valence et la division **MUSNIER** à Saint-Vallier.

Le duc **de CASTIGLIONE** installa ses troupes dans de bonnes positions et attendit l'arrivée du prince **Eugène** auquel il avait adressé un pressant appel. La division **MUSNIER** resta sur la ligne de la Drôme, entre Loriol et Crest, depuis le 25 mars jusqu'au 23 avril.

Le 11 avril, le prince **Émile de HESSE-DARMSTADT** ayant appris au maréchal la révolution qui avait suivi l'entrée des Alliés dans Paris, une convention fut signée aux termes de laquelle les armées restèrent sur leurs emplacements en attendant les ordres du Gouvernement.

Le 17 avril, la cocarde blanche fut arborée. A partir de la cessation des hostilités, les bataillons du 24e exécutèrent divers mouvements qui les amenèrent au Puy le 29 avril, et à Montluçon à la fin de juin[1].

Ils quittèrent cette ville le 13 juin et arrivèrent le 15 du même mois à Lyon où ils passèrent sous les ordres du baron **ROCHU** (19e division militaire territoriale).

---

1 Le 7 mai, la 1re division fut dissoute ; la 2e prit le n° 1, division Védel.

1re brigade : général Ponchelon.

32e léger, 2 bataillon. — 24e de ligne, 2 bataillons.

2e brigade : général Gudin.

16e de ligne, 1 bataillon. — 145e de ligne 1 bataillon

3e brigade : Estève

23e léger, 3 bataillons. — 7e de ligne, 3 bataillons.

Le 23 mai, les brigades prirent les numéros suivants : 1re : général Gudin; 2e : général Ponchelon ; 3e : général Estève.

HISTORIQUE DU 3e BATAILLON DU 1er MARS AU 11 NOVEMBRE 1813.

Comme ceux du 2e, les cadres du 3e bataillon quittèrent l'Espagne le 1er mars 1813, ne s'arrêtèrent à Lyon que quelques jours et furent immédiatement remis en route pour Mayence (10 juin) où ils arrivèrent le 28 du même mois.

Le 3e bataillon fut d'abord placé à la 6e division du corps d'observation de Bavière (ou du Rhin - maréchal Augereau) et se rendit le 13 juillet à Francfort pour entrer, avec le 2e bataillon du 59e et le 3e bataillon du 94e, dans la 21e demi-brigade provisoire[1].

Sa présence dans ce corps d'armée fut de très courte durée, puisque à la date du 1er août, la 6e division de Bavière devint la 44e division du 14e corps d'armée en formation. Le maréchal **GOUVION-SAINT-CYR** prit le commandement de ce corps le 7 août et **BERTHEZÈNE**, celui de la 44e division, le 11, à Penig[2].

Le nouveau corps d'armée avait ordre de se reporter sur Dresde et de couvrir la place ; il devait, en outre, surveiller les débouchés de la Bohême pendant la marche de **NAPOLÉON** contre **BLÜCHER**.

Du 15 au 31 août, nous trouvons la 44e division disputant le terrain pied à pied, sur le plateau de Gieshübel, aux Autrichiens qui entrent en Saxe, et se signalant par une bravoure et un sang-froid que l'on n'eût pas attendus de soldats qui voyaient le feu pour la première fois.

Combat de Zéhitz (22 août)

Le 22 août, la division est à Pirna, défendant les routes de Toeplitz ; dans la matinée de ce jour, le 14e corps fut assailli sur tout son front depuis Koenigsten jusqu'à la route de Teplitz. L'attaque principale se porta sur la 43e division, qui se défendit avec opiniâtreté jusqu'à midi. Alors menacé d'être débordé par Gersdorf et peut-être coupé de Dresde, Saint-Cyr recula, mais la division **BERTHEZÈNE** l'ayant rallié, vers 5 heures du soir, sur le plateau de Zéhitz, il parvint à arrêter l'ennemi. Le 14e corps avait devant lui l'armée entière de **SCHWARTZENBERG**, forte de 130,000 hommes. La ténacité remarquable des troupes en avait tellement imposé aux Autrichiens, que les divisions du 14e corps purent se retirer le 23, sur Dresde, sans être inquiétées.

Au moment où elles allaient s'installer au bivouac, elles eurent à refouler les avant-gardes ennemies. En prévision de l'attaque imminente, la 44e division occupa les positions en avant et à gauche du Gross-Garten[3], se prolongeant sur la rive gauche de l'Elbe ; elle se reliait par sa droite à la gauche de

---

1 6e division (5 août 1813).
2e brigade. — 21e demi-brigade.
24e de ligne, 1 bataillon. — 24e de ligne, 3e bataillon (commandant Nurence), 16 offic., 509 h.
59e - 1
94e - 1

2 14e corps : général Gouvion-Saint-Cyr.
42e division. — 43e division. — 44e et 45e division.
44e division : général Berthezène.
3e brigade : général Letellier.
24e de ligne, 3e bat., 22 off., 611 h., (major Mortemard). — 54e de ligne, 3e b. (major Philippon).
95e - -

3 Un bataillon à Hopfgarten, 100 hommes à la redoute de gauche nº 1 ; 160 à la redoute de Pirna (n° 2) ; 160 à l'hôpital saxon (redoute n° 3) ; 4 compagnies à Gros-Garten ; 1 bataillon au grand fossé conduisant à l'Elbe ; 4 bataillons en

la 45e division, laquelle s'étendait jusqu'à Plauen. La 43e division tenait la tête des faubourgs, abritée derrière de fortes palanques ; la 42e avait été laissée au camp retranché de Feinkenstein.
Fort heureusement, les alliés hésitèrent pendant deux jours ; ce qui donna au maréchal le temps d'armer les redoutes, de se préparer à une résistance désespérée et d'avertir l'Empereur de la gravité de la situation.
Le 25, **SCHWARTZENBERG** se borna à tâter les avant-postes et réussit cependant à occuper quelques points de notre ligne avancée. Le lendemain, il attaqua avec une artillerie formidable et toute l'armée de Bohême, ralliée par divers corps prussiens et russes.

Bataille de Dresde (26 et 27 août 1813)

L'ennemi pénétra à travers le Gros-Garten et se porta bravement à l'attaque du jardin situé à l'entrée du faubourg de Pirna (jardin du prince Antoine) ; il en essayait déjà l'escalade, lorsque arrivèrent les bataillons de la réserve conduits par le général **BERTHEZÈNE**. Ceux-ci, prenant de flanc les colonnes prussiennes, les forcèrent à se retirer, calmant ainsi, pour un moment, leur trop vive ardeur. La canonnade continua cependant, de plus en plus vive, sur nos redoutes, et vers 4 heures de grosses colonnes s'avancèrent. La redoute placée entre les barrières de Dohna et de Dippodisvalde, près de l'hôpital saxon, fut accablée et prise après un combat meurtrier qui coûta aux Autrichiens 1000 hommes tués ou blessés.
Nos troupes reculaient sur tous les points et l'ennemi était déjà au pied des palissades et devant les fossés des redoutes ; la situation était grave, car tout le 14e corps était engagé et il n'y avait plus de réserve. A ce moment, arrivaient les 4 divisions de la Garde conduites par les maréchaux **MORTIER** et **NEY** ; l'Empereur place en réserve dans la ville la vieille garde, et lance la jeune garde en avant ; 2 divisions débouchent brusquement à 5 heures, par la porte de Pilnitz, contre les Russes ; les deux autres, par celle de Pirna, contre les Prussiens déjà maîtres du Gross-Garten ; en même temps, toute la cavalerie de **MURAT** et de **LATOUR-MAUBOURG** s'ébranle et charge dans la plaine de Friedrichstadt.
En un instant, tout est refoulé : Russes, Prussiens et Autrichiens, accablés d'abord par un feu violent, sont ensuite chargés à la baïonnette et culbutés en désordre au delà du Landgraben. Dresde est sauvé.
Vers 6 heures, le feu était éteint presque partout, mais la redoute du centre était encore au pouvoir de l'ennemi qui pouvait s'en servir pour faire irruption dans la ville par le Gross-Garten. **BERTHEZÈNE**, informé de cet incident, accourt avec quelques troupes et enlève brillamment la redoute dans laquelle on fait 600 prisonniers.
Les renforts, attendus par l'Empereur, arrivèrent pendant la nuit. Le lendemain matin, pouvant mettre en ligne trois nouveaux corps d'armée : les 1er, 2e et 6e, **NAPOLÉON**, malgré une pluie torrentielle, n'hésita pas à recommencer la bataille, dans l'espoir d'un succès complet : le roi de Naples avança avec le 2e corps et les cuirassiers, sur la route de Freyberg ; le 6e et la jeune garde, au centre, par la route de Dippodiswalde et le 14e, par celle de Dohna ; à l'extrême gauche, **MORTIER** occupa la plaine avec la cavalerie. La vieille garde resta en réserve.
Les Autrichiens étaient séparés des Russes et des Prussiens par le ravin de Plauen ; l'Empereur en profita pour les accabler, les jeter dans le ravin, et pour anéantir les six divisions qui se trouvaient sur ce point. Ce qui caractérise cette mémorable bataille, c'est que l'infanterie se trouvant, par suite de la pluie, dans l'impossibilité de faire usage de ses armes, l'affaire fut décidée de vive force et par la cavalerie. Les hommes tués ou blessés le furent surtout par les projectiles de l'artillerie dont le feu

réserve derrière le ruisseau qui longe la route de Dohna ; 1 bataillon au carrefour, à droite de la porte de Sée ; 1 bataillon au carrefour de la barrière de Pirna ; 1 bataillon au carrefour de la route de Pilnitz.
La force du 3e bataillon était de 18 officiers et 566 hommes de troupes.

atteignit le plus haut degré d'énergie. Les résultats de cette brillante victoire qui aurait dû être décisive, surtout par ses conséquences, furent cependant appréciables : 15 à 18,000 prisonniers et une partie de l'artillerie autrichienne tombèrent entre nos mains[1].
La journée fut particulièrement pénible pour l'infanterie : « La troupe est sans vivres d'aucune espèce, dit le maréchal Saint-Cyr dans son rapport, les chevaux sans fourrages ; le temps affreux qu'il a fait toute la journée a rendu la situation de la troupe extrêmement malheureuse ; les hommes et les chevaux ne pouvaient marcher et les fusils ne pouvaient faire feu ».
La poursuite commença aussitôt sur toutes les routes qui conduisent en Bohême, mais se ressentit fatalement de l'affreux état des routes ; et cependant, l'ennemi, dans une déroute complète, ne fit tête nulle part ; il acheva même de perdre son artillerie dans sa retraite.
Le 14e corps s'engagea sur la route de Maxen et poussa jus qu'à Liebenau où il resta en position jusqu'au 31 août ; là, il recueillit les débris du 1er corps écrasé à Kulm et une partie de ceux qui avaient été battus à Gross-Beeren.
Le 7 septembre, il fut attaqué dans ses postes de Gieshübel et recula lentement jusque derrière la Müglitz, ayant ses avant- postes à Fleydenau, Klein-Seidlitz et Dohna.

Combat de Klein-Seidlitz (8 septembre 1813)

Une attaque furieuse des Prussiens se produisit le lendemain à 9 heures du matin ; fort mal reçue, elle fut arrêtée net par la fusillade de notre infanterie ; l'ennemi, devant l'impossibilité d'avancer, exécuta un mouvement tournant contre le village de Klein-Seidlitz et chassa du village trois compagnies qui le défendaient. Alors, le général **LETELLIER** lança le 8e léger sur Klein-Seidlitz et le contourna avec le 24e, par la gauche. La position fut vaillamment emportée et conservée. Gross-Seidlitz tomba également en notre pouvoir et l'ennemi renonça pour le moment à ses projets[2].
Peu de temps après, l'armée autrichienne, profitant de l'éloignement de **NAPOLÉON** qui se portait contre les armées du Nord et de Silésie, recommença à déboucher de la Bohême ; le 14e corps renforcé par les débris du 1er, et chargé de la garde de Dresde, était impuissant à résister aux masses ennemies dont le nombre augmentait de jour en jour ; il recula lentement, livrant de fréquents combats souvent heureux[3].

Combat de Gieshübel (15 septembre 1813)

Le 15 septembre, le 1er corps ayant été assailli à Gieshübel, une division du 14e corps le dégagea.

Combat de Koschitz (17) septembre 1813)

Le 17, le maréchal fit attaquer l'ennemi dans ses positions fortifiées de Koschitz, Zschernitz et Röchnitz ; il le fit tourner, en même temps par Post-Chappeel. Quoique très supérieur en nombre, l'ennemi se retira dans un grand désordre jusqu'à Dohna ; on lui fit 1200 prisonniers et on lui enleva 8 canons et 18 caissons de munitions. Cette belle affaire obligea les corps autrichiens de la rive droite à se retirer sur Grannsdorf.

1 La 44e division se battit toute la journée en avant de Leibnitz, s'empara de la partie basse du village et y fit quelques prisonniers, mais dut s'arrêter bientôt à cause du mauvais temps. Ses pertes s'élevèrent à plus de 1200 hommes, dont près de 60 officiers (Gouvion-Saint-Cyr).

2 Les pertes de la division furent de 406 hommes tués ou blessés.

3 Rapport du maréchal Saint-Cyr, le 11 septembre : « Le maréchal Gouvion-Saint-Cyr fait le plus grand éloge de la bravoure, du zèle et du dévouement qu'ont montrés depuis le commencement de la campagne les généraux, les officiers et soldats du 4e corps : tout le monde a fait son devoir. »

Le 7 octobre, on occupa Weissig, Weishirch et les redoutes de la rive gauche ; l'Empereur quitta Dresde où il ne devait plus revenir. De ce jour date l'isolement de la garnison de Dresde.
Celle-ci se composait, outre le 1er et le 14e corps, de 800 hommes de cavalerie et d'une nombreuse artilleri e: en tout 24,000 hommes, mais elle manquait de vivres ; dès le début, les troupes furent mises à la demi-ration[3].
Quelques combats partiels, dont l'issue ne pouvait être douteuse, marquèrent la fin de cette campagne malheureuse, et la garnison, resserrée de plus en plus dans la place, se vit bientôt réduite à la dernière extrémité. Les mauvaises nouvelles se succédaient sans cesse ; ainsi, le 22 octobre, on apprit le désastre de Leipzick et la retraite de l'armée française vers le Rhin.
Un moment, une lueur d'espoir vint ranimer les courages abattus ; une grande pensée, dont le général **LOBAU** eut tout l'honneur, avait surgi : rassemblant tout ce qu'il y avait de valide, **SAINT-CYR** sortirait de Dresde par la ruse ou par la force ; il tenterait de rallier les garnisons de Torgau et de Magdebourg, de donner la main à **DAVOUT** vers Hambourg et de former ainsi une armée de 70,000 hommes de vaillantes troupes qui tomberaient sur les derrières des Alliés.
Le moment paraissait favorable pour cette entreprise, car **BENNINGSEN** venait de s'éloigner de la ville ; la sortie fut donc décidée pour le 6 novembre. Le 5, on fit la distribution des vivres et le 6, le général **MOUTON**, chargé de l'opération, sortit avec 14,000 hommes et 24 canons par la route de Grossenhayn.
La 44e division fut laissée à la garde de la place. L'affaire fut conduite sans vigueur et, persuadés que l'ennemi disposait de forces considérables, nous nous retirâmes devant 10,000 hommes.
Cette circonstance aggrava la situation, car les troupes sorties avaient consommé la plus grande partie de ce qui restait de vivres.
Dès le 7, les magasins ne contenaient plus que trois jours de pain à la demi-ration et 80 cartouches par fusil.
Le maréchal assembla le Conseil de défense, qui émit l'avis suivant : chaque jour nous coûte 200 hommes et l'armée sera, avant peu, à la discrétion de l'ennemi ; il n'y a plus aucun moyen de subsistance. En traitant de suite, on ramènera en France 20,000 hommes bien encadrés qui pourront servir en Espagne ou être échangés.

Capitulation de Dresde (11 novembre 1813)

Le général **Mathieu DUMAS** traita sur cette base ; il fut convenu que l'armée sortirait en six colonnes à partir du 12 novembre, à un jour d'intervalle. Elle se rendrait en France par étapes et y resterait considérée comme prisonnière jusqu'à échange.
Le mouvement des colonnes, commencé le 12, fut suspendu le 19 et nos malheureux soldats apprirent avec stupeur que la capitulation était violée par un ennemi sans foi.
Les troupes des 1er et 14e corps furent disloquées et internées sur divers points de Bohême et de Hongrie ; elles ne rentrèrent en France qu'après la conclusion de la paix. Les officiers avaient été séparés de leurs soldats auxquels on ne laissa que les médecins ; 17 officiers du 24e restèrent à Presbourg.

---

3 12 onces de pain, 4 onces de viande, 2 de riz, 1 ration de vin. La viande fut supprimée au bout de 4 jours, et le vin au bout de 12.

HISTORIQUE DU 4e BATAILLON DU MOIS D'OCTOBRE 1811 AU 1er JANVIER 1814.

A son retour d'Espagne[1], le 4e bataillon ne séjourna que quelques mois à Lyon pour se réorganiser, fut dirigé sur Cherbourg, reçut en route une autre destination et arriva finalement à Munster le 14 juin 1812 où il entra dans la 9e demi-brigade provisoire de la 30e division commandée par le général **HEUDELET**[2].
Le 11e corps de la Grande Armée, sous les ordres du duc **de CASTIGLIONE,** traversa toute l'Europe et arriva à Kœnigsberg, le 28 décembre, assez à temps pour recueillir les débris de la Grande Armée, après le passage du Niémen.

1813

Après les désastres de la campagne de Russie, il fallait à nos corps en retraite un boulevard contre les Russes ; Dantzick fut choisi par l'Empereur comme sauvegarde de la ligne de la Vistule; la défense en fut confiée au général **RAPP**, qui réunit sous son commandement la division **GRANDJEAN** du corps **MACDONALD** et la division **HEUDELET** du corps **AUGEREAU** (1er février 1813).

Blocus de Dantzick

A peine **RAPP** était-il arrivé à son poste, que les Russes parurent sous les murs de Dantzick et le blocus commença.
La défense de Dantzick, du 20 janvier 1813 au 2 janvier 1814, est une des plus belles pages de notre histoire militaire et peut-être comparée, sous plus d'un rapport au siège de Gênes ; c'est un honneur pour le 24e d'y avoir pris une part glorieuse.
Comme à Gênes, la garnison résista aux harcèlements d'une armée puissante, aux ravages de l'eau et du feu, aux misères de l'épidémie, à toutes les horreurs de la famine, à 8 mois de blocus et à 4 d'un siège régulier. Comme à Gênes, nos soldats prouvèrent qu'ils savent se résigner à toutes les privations, à toutes les fatigues, à tous les sacrifices quand il s'agit de l'honneur de la patrie.
36,000 hommes de 20 nations différentes provenant de plus de 100 régiments, presque tous malades, épuisés de fatigue et de faim, composaient la garnison. Mais 8,000 à peine étaient en état de combattre. Les ouvrages immenses de fortifications en construction étaient loin d'être terminés et, pour comble de malheur, les inondations destinées à jouer un grand rôle dans la défense

---

1 Le 4e bataillon était parti d'Espagne en juin ; il arriva à Lyon en octobre, fut réorganisé à l'effectif de 15 officiers et 774 hommes, sous le commandement du chef de bataillon Duprat, et dirigé le 30 avril 1812 sur Cherbourg. Le 12 mai, il reçut l'ordre de se rendre à Munster, où il arriva le 14 juin.

2 Le 4e bataillon fit d'abord partie de la 2o division de réserve, sous commandement du général Heudelet. La 2e brigade, général Husson, se composait, le 15 juillet 1812, de :

9e demi-brigade (major Glaize).	17e demi-brigade.
24e de ligne, 4e bataillon.	8e léger, 4e bataillon.
45e - -	6e - -
59e -	25e - -
	39e de ligne.

A cette date, l'effectif du bataillon était : commandant Duprat, 14 officiers et 641 soldats. La division Heudelet était devenue 30e division, 11e corps : duc de Castiglione, le 1er juillet 1812.

constituaient une plaine de glace très épaisse, capable de supporter la plus grosse artillerie et de donner un facile accès aux attaques de l'ennemi.
Enfin, les approvisionnements étaient notoirement insuffisants.
De tels obstacles n'étaient pas de nature à intimider un caractère tel que celui de **RAPP**. Le général fit hacher et fondre la glace ; on y travailla jour et nuit et l'on réussit. On a peine à concevoir que l'on ait pu surtout parvenir à évacuer entièrement les glaces de la Vistule qui avaient 2 à 3 pieds d'épaisseur, sur une étendue de 3 lieues, et à renouveler cette opération lorsque la rigueur de la température eut fait prendre la glace une seconde fois. Tous ces travaux, et ceux nécessités par le déblaiement des fortifications éboulées, furent poussés avec une énergie incomparable et par un froid de plus de 20 degrés.
Nos troupes, malgré la faiblesse de leur effectif, et malgré tant de travaux pénibles, purent conserver jusqu'à la fin de février toutes leurs positions avancées et repoussèrent toutes les attaques des Alliés ; l'énergique attitude du gouverneur, qui se montrait partout où il y avait du danger, était un sujet d'admiration pour les soldats, dont l'ardeur en était décuplée.
Un jour, dans une reconnaissance qu'il faisait vers une position où l'ennemi semblait projeter des ouvrages importants, il aperçut, sur un tertre, de l'autre côté du ravin, un officier russe qui, avec son sabre, semblait provoquer un duel ; un des aides de camp du général **RAPP** se détache du groupe d'état-major, traverse le ravin au galop, arrive à l'officier ennemi et lui casse un bras d'un coup de pistolet ; mais à l'instant, 150 cosaques sortent du fond du ravin, hurlent à pleine voix, et s'élancent vers le général. Lutter contre un pareil nombre d'ennemis eût été téméraire et inutile ; l'état-major se replia vers le poste le plus voisin. Ce poste avancé, composé de 8 hommes aux ordres d'un sergent, s'élance du réduit où il se trouvait, fait feu à la vue du péril qui menace le général en chef, blesse quelques chevaux et se précipite au milieu des cosaques, parant les coups de lance avec le fer des baïonnettes. Il y eut un moment d'échauffourée pendant lequel le général **RAPP** et son état-major mirent l'épée à la main. Les fantassins redoublent d'ardeur aux cris de : En avant ! Vive le général ! et les cosaques, peu habitués à tenir devant l'infanterie, tournent bride. Quant à l'aide de camp qui avait accepté le défi de l'officier russe, poursuivi longtemps et plusieurs fois cerné par les cosaques, il parvint néanmoins, grâce aux jarrets nerveux de son cheval, à rejoindre le quartier général.
Les 8 hommes du poste avancé appartenaient au 24e et l'officier d'état-major était un de ses anciens capitaines.

Attaques du 4 et du 5 mars 1813

Dans la nuit du 4 au 5 mars, l'ennemi ayant reçu des renforts, fit une attaque générale avec beaucoup de vigueur s'empara momentanément des faubourgs et vint faire le coup de fusil jusque sur les glacis. L'affaire fut très vive, et l'ennemi paraissait vouloir tenter de surprendre la place ; mais, après un sanglant combat, les faubourgs furent repris. Les Alliés, repoussés dans leurs positions lointaines, abandonnèrent beaucoup de morts, de blessés, plus de 400 prisonniers et de l'artillerie.

Sortie du 25 mars

Cette rude leçon avait quelque peu refroidi l'ardeur de l'assiégeant, qui resta tranquille jusque vers les derniers jours du mois ; les Français firent même, le 25, une sortie générale qui eut un plein succès et nous rapporta encore 250 prisonniers, et, chose plus précieuse, un peu de bétail.
Dans les premiers jours d'avril, un dégel subit et, à sa suite, une crue de la Vistule comme il ne s'en était pas vu depuis près d'un demi-siècle, causèrent d'immenses dégradations aux défenses de la place, rompant les digues, minant les remblais et menaçant le salut de Dantzick. Ce ne fut que par

des efforts extraordinaires que l'on parvint à réparer les dégâts et à remettre la place en état de soutenir un siège régulier.

Grande sortie d'avril-mai

Une très heureuse sortie fut faite à la fin du mois d'avril et rapporta plus de 1000 têtes de bétail, ainsi qu'une grande quantité de fourrages. On s'empara des positions de l'ennemi, entre la mer et la Vistule et l'on tint la campagne pendant cinq jours. Cette brillante sortie, coïncidant avec la cessation des maladies contagieuses, inspira à la garnison une confiance et une fermeté qui ne se démentirent pas un instant pendant le reste du siège. L'effectif de la garnison était remonté à 13,000 ou 14,000 hommes.

Sortie du 9 juin

Le 9 juin, une sortie générale développa toute la confiance des assiégés dans leur force ; elle avait pour but de faire un grand fourrage et de réprimer les attaques journalières de l'ennemi ; une nombreuse artillerie se déploya devant lui et lui fit perdre beaucoup de monde. Au moment où l'action allait s'engager, la nouvelle des victoires de Lutzen et de Bautzen se répand comme une traînée de poudre ; la joie, l'ivresse, l'enthousiasme sont au comble et l'on brûle de vaincre. De la droite à la gauche, le cri « en avant ! » retentit et on se précipite. Le chef de bataillon **DUPRAT**, du 24e, fond sur le centre des Russes, qui abandonnent ce terrain jonché de leurs morts. Accablés, ils fuient jusque sur les hauteurs en arrière de Wamberg ; là, ils trouvent des renforts considérables qui les recueillent. Nos soldats s'arrêtent et se préparent à se replier, car leur but est atteint ; le brave **DUPRAT**, blessé dans ce combat, fut cité pour sa brillante valeur ; il succomba quelques jours après des suites de ses blessures.
Les rapports de l'ennemi sur cette affaire disent que : « La garnison de Dantzick s'est battue, comme d'habitude, avec une témérité et une fureur qui tiennent de la rage ».

Armistice du 10 juin

Le 10 juin, arriva la nouvelle de l'armistice conclu entre les puissances belligérantes. Pendant deux mois et demi le siège fut interrompu, et l'on en profita pour s'approvisionner en fourrages et pour développer les moyens de défense.

Reprise des hostilités (24 août)

Les hostilités reprirent le 24 août ; alors, le siège commença véritablement ; l'ennemi démasqua une artillerie formidable, et, grâce à ses 50,000 ou 60,000 hommes, nous contraignit à évacuer les postes extérieurs. Néanmoins, cet abandon de nos positions avancées ne se fit qu'après plusieurs affaires très vives, dont les plus remarquables furent celles du 29 août et du 3 septembre.

Combat de Langführ (29 août-3 septembre)

Dans la première de ces journées, la garnison fit une sortie considérable. Cette action fut glorieuse pour nos troupes, qui firent éprouver aux assiégeants de fortes pertes et enlevèrent, en quelques instants, plusieurs redoutes.
Le 2 septembre, nous nous maintînmes dans nos positions ; le 3, les Russes revinrent à la charge par grandes masses, tandis que nos lignes étaient attaquées par 80 canonnières. Une pluie d'obus incendie tous les bourgs voisins. Après des efforts inouïs, les Russes pénètrent dans Schelmulle et

s'y défendent en désespérés ; une compagnie du 24e parvient à les tourner et jette ensuite le désordre dans leurs rangs ; ceux qui échappent aux baïonnettes, périssent dans les flammes qu'ils avaient eux-mêmes allumées. 200 furent brûlés dans une grange.
Cependant nos bataillons se sont retirés et se disposent à rentrer dans la place ; mais quelques compagnies, qui n'ont pas été prévenues, défendent énergiquement le village de Langführ et se trouvent complètement isolées. Les Russes, dans un élan irrésistible, se sont emparés du village et cernent nos compagnies enfermées dans les maisons crénelées, et qui restent ainsi abandonnées pendant douze heures.
Un groupe du 24e se trouve enfermé dans deux maisons et s'y défend avec un acharnement incroyable ; ne pouvant s'en emparer de vive force, les Russes ont recours à l'incendie et déjà les flammes gagnent l'intérieur ; les défenseurs ayant épuisé leurs munitions et se voyant près d'être dévorés par les flammes, continuent leur résistance. Pendant que les uns sont occupés à arrêter les progrès du feu, les autres répondent aux sommations qu'on leur fait de se rendre, par leurs dernières décharges.
Les secours vinrent enfin, envoyés par le général **RAPP**, qui ne pouvait oublier d'aussi valeureux soldats. La plupart de ces braves parvinrent à faire leur retraite après avoir infligé aux assiégeants des pertes énormes.
La nécessité de ménager leurs forces ne permettait plus aux assiégés de renouveler, sans profit, des combats aussi sanglants ; ils s'établirent solidement dans des positions plus rapprochées et conservèrent la plupart d'entre elles jusqu'au dernier jour.
La défense de nos redoutes avancées fut aussi brillante qu'on pouvait l'espérer et nos troupes s'y couvrirent de gloire ; aussi, après un mois de siège, l'attaque n'avait-elle fait que des progrès insignifiants.

Commencement du bombardement (8 octobre 1813)

C'est vers le commencement d'octobre que l'assiégeant joignit le bombardement à la marche progressive de l'attaque en règle. Ce bombardement dirigé contre la ville fut très violent et dura pendant plus de six semaines ; bombes, boulets rouges, fusées à la congrève, le tout fourni par les Anglais, inondèrent la ville et en ruinèrent une bonne partie, causant aux habitants des pertes incalculables.

Attaque du 16 septembre contre Fahrwasser

Pendant le mois de septembre, les assiégeants tentèrent plusieurs coups de main contre les ouvrages extérieurs et le camp retranché de Fahrwasser. La plus forte de ces attaques eut lieu le 16 septembre, et l'on se fera une idée de l'abondance des moyens d'action des Alliés quand on saura que, ce jour-là, la flottille lança environ 20,000 projectiles sur nos batteries, pendant douze heures consécutives, espérant les écraser sous un feu aussi terrible.
L'ennemi s'apprêtait à diriger contre elles des colonnes d'assaut lorsqu'il fut surpris par une riposte, aussi vigoureuse qu'inattendue, de nos batteries qui avaient peu souffert. Plusieurs canonnières anglaises sautèrent ou furent coulées ; quant à l'assaut, l'ennemi n'osa pas le tenter. Il renonça dès lors à toute attaque de ce côté.

Combat du 10 octobre

Le 10 octobre, eut lieu un violent combat devant Ohra, dans lequel la division **HEUDELET** fit encore des prodiges de valeur.

Combat de nuit du 1er novembre

De grands magasins de bois étaient établis dans une des îles formées par les deux bras de la Motlau ; la nuit du 1er novembre les vit détruire par un incendie d'une intensité extraordinaire. Il serait difficile d'imaginer un spectacle plus terrible que celui que présenta cette funeste nuit ; la ville, incendiée sur plusieurs points, paraissait tout en flammes et était menacée d'une destruction totale ; une grêle de bombes, obus et boulets rouges semblait dirigée avec fureur, par l'ennemi, sur le théâtre des incendies afin d'empêcher les secours de s'organiser. Les environs de la place étaient éclairés comme en plein jour, et rien ne demeura caché des exploits de nos braves troupes qui, attaquées et canonnées sur toute la ligne, se montrèrent dignes de leur passé et conservèrent ou reprirent toutes leurs positions.
Le résultat de ce cruel et interminable bombardement fut la perte des hôpitaux, d'une grande partie des casernes et de magasins renfermant des grains et des comestibles.
La situation de la garnison était devenue très alarmante ; très diminuée par les combats et les fatigues, elle suffisait à peine à la garde des ouvrages ; mais le plus grave était la défection des troupes étrangères instruites du désastre de Leipzick. La disette commençait à se faire vivement sentir, et le soldat était au moment de se voir privé de la chétive ration de chair desséchée qui avait formé jusque-là son unique nourriture. Enfin, il paraissait impossible de prolonger plus longtemps une lutte inégale, lorsqu'une nouvelle calamité vint s'ajouter à toutes les autres : un nouveau débordement de la Vistule, plus terrible encore que celui du mois de mai, détruisit les ponts, les écluses, les batardeaux et donna un surcroît de travail à nos soldats épuisés. Mais leurs cœurs de Français étaient trop bien trempés pour que le découragement y pût pénétrer, ces soldats furent héroïques jusqu'à la fin.

Défense du faubourg d'Ohra

Une des pages les plus glorieuses de ce siège à jamais mémorable est sans contredit la défense, par la division **HEUDELET**, du faubourg d'Ohra où elle tint bon jusqu'aux derniers jours du siège.
« Pas un des braves de la 30e division qui défendaient ce point, dit le général Rapp, ne fut pris dans aucune affaire. Ils étaient si habitués à se battre qu'ils attendaient tranquillement que l'ennemi fût au pied de leurs petits retranchements pour tomber dessus à la baïonnette. »
Pénétré de l'importance de la prise de cette position, l'ennemi y consacra les plus grands moyens ; repoussé constamment dans les nombreux et sanglants assauts qu'il y livra, il s'était vu forcé de lui faire les honneurs d'un siège en règle. La défense fut comparable à celle de Saragosse ; elle se fit pied à pied, de maison en maison, et par des retranchements successifs, construits sous un feu épouvantable. Trois petites redoutes qui protégeaient la droite du faubourg furent battues sans relâche pendant trois mois par 60 pièces et écrasées de bombes ; elles n'étaient plus, à la fin, qu'un amas informe contenant autant de boulets que de terre. La plus avancée de ces redoutes fut enlevée le 1er novembre par les Russes, qui ne la conservèrent que quelques minutes ; elle fut reprise à la baïonnette par la compagnie de volontaires que nos braves avaient surnommée « la Compagnie infernale ».
Il vint cependant un jour où il fallut abandonner le faubourg : ce jour-là, les tranchées russes l'enveloppaient de toutes parts, à portée de pistolet ; la garnison de la place était si affaiblie qu'on aurait eu peine à consacrer une réserve de 400 hommes à soutenir la retraite des quelques héroïques compagnies qui défendaient le faubourg d'Ohra. L'évacuation se fit avec un ordre parfait et sans que l'ennemi songeât à en entraver l'exécution.
Tant d'efforts et de fatigues devaient avoir un terme : vers le 20 novembre, tous les moyens de résistance se trouvaient presque épuisés ; si les vivres et les hommes n'eussent pas manqué aux

assiégés, ils pouvaient espérer résister encore pendant trois ou quatre mois et peut-être davantage, mais il n'y avait plus rien.
Le Conseil de défense consulté fut d'avis qu'il convenait d'obtenir s'il était possible de l'ennemi une suspension d'armes jusqu'au 1er janvier 1814, époque à laquelle tous les moyens de subsistance devaient être totalement consommés.
Une capitulation conditionnelle fut conclue le 29 novembre, par laquelle la garnison devait livrer la place le 1er janvier 1814, dans le cas où elle ne serait point secourue avant cette époque. Elle devait alors rentrer en France.

Capitulation de Dantzick (1er janvier 1814)

Comme celle de Dresde, cette capitulation ne fut pas exécutée par les Alliés ; les 5 ou 6,000 Français encore valides qui constituaient toute la garnison furent conduits en Russie où ils furent traités avec beaucoup d'égards et d'humanité.
Nous ne terminerons pas le récit de ce siège, un des plus beaux dont l'histoire conserva le souvenir, sans rappeler les termes dans lesquels le général **RAPP** parle de la division **HEUDELET** dans son rapport :
« La 30e division, dit-il, s'est constamment conduite avec une bravoure et un dévouement dignes des plus grands éloges. Vers la fin du siège surtout, cette brave division a été le principal pivot sur lequel s'appuyaient mes opérations et mes espérances ; elle a soutenu pendant deux mois, presque à elle seule, les principaux efforts de l'ennemi..... »

HISTORIQUE DU 5e BATAILLON EN 1814.

Blocus de Besançon

Un détachement de 500 hommes du 24e avait été arrêté, avons-nous dit, dans sa marche de Lyon vers Mayence et avait pris rang dans les troupes chargées de la défense de Besançon, sous le commandement du général **MARULAZ**.
Cette place était, en effet, menacée par le corps autrichien du prince **de LICHTENSTEIN.**

Sortie du 30 décembre 1813

Le général **MARULAZ** sortit de Besançon le 30 décembre avec une pièce de 4, 350 hommes des 37e et 24e régiments de ligne et 180 chevaux provenant de 6 régiments différents. Le but de la sortie était d'activer le ravitaillement de la place. On put faire rentrer 160 voitures, chargées de vivres autour de Roulans.
Le lendemain, le général se porta sur Baume-les-Dames, où il rencontra 300 hommes d'infanterie ennemie et 80 chevaux. Il fit charger les Autrichiens, entra dans la ville aux acclamations des habitants, et y fit prisonniers le commandant, 3 officiers et 103 hommes.
Cependant, les forces des Alliés augmentant de jour en jour, le détachement rentra dans la place, qui fut dès lors assez étroitement bloquée. Le manque de grosse artillerie chez les assiégeants en empêcha seul le siège régulier.

Sorties du 13 janvier et du 3 mars 1814

Quoique numériquement très faible, la garnison exécuta quelques sorties qui ne pouvaient avoir, d'ailleurs, pour objet que le ravitaillement de la place. Celle du 13 janvier se porta au-devant d'un convoi de 21 chariots chargés de vivres et de munitions ; elle échoua, et le convoi tomba au pouvoir de l'ennemi.
L'attaque du 3 mars fut plus heureuse au début : les avant-postes autrichiens furent refoulés ; mais, lorsque nous voulûmes nous emparer de la position de Trois-Châtels, nos efforts vinrent se briser contre des forces supérieures et avantageusement postées : nous dûmes rentrer dans la citadelle.

Sortie générale du 31 mars

Le 24e prit encore part, avec le 3e, sous le commandement du chef de bataillon **TRIPIER**[1] à la grande sortie exécutée le 31 mars contre la Chapelle-des-Buis ; 2,000 hommes débouchèrent de Besançon et refoulèrent les Autrichiens, mais ayant été menacés d'être tournés, ils se replièrent non sans avoir fait essuyer de grandes pertes à l'ennemi et lui avoir enlevé 3 pièces de canon.

Armistice du 20 avril

Dans les premiers jours d'avril, certaines rumeurs, encore vagues, firent connaître à la garnison l'issue malheureuse de la campagne de France ; ces bruits reçurent une confirmation officielle le 9 avril et déterminèrent la conclusion d'un armistice qui fut définitivement signé le 20 avril, et aux termes duquel la place resta à la France.

Blocus de Salins

Nous ne pouvons que signaler, à défaut de documents, le blocus de Salins par le lieutenant-colonel **NOWACK** et le régiment des confins militaires de Gradiskana-Greuzer ; il ne s'y passa rien qui soit digne d'être noté. La garnison du fort Saint-André était composée de : 1 officier et 97 vétérans du 11e bataillon et d'une compagnie du 5e bataillon du 24e, forte de 4 officiers et 222 hommes.

Fin des hostilités

Nous rappellerons ici, pour terminer, que le 5e bataillon a suivi le sort des 2e et 6e bataillons pendant la dernière partie de la campagne de 1814 sur le Rhône.
Il se trouvait au mois de mai à Limoges ; ayant quitté cette ville le 14 juin, il arriva le 25 à Lyon, point de rassemblement du régiment[2].

---

1 Situation au 28 février 1814 : 4 officiers, 207 hommes.
« au 15 mars 1814 : 4 officiers, 204 hommes.

2 Les effectifs du 5e bataillon furent les suivants :

1er janvier 1814 :	22	officiers et	197	hommes :		major Justeau.
16 - 1814	15	officiers et	516	hommes		
15 février -	19	-	633	-		major Iwaldi
1er mars -	12	-	652	-		
16 - -	14	-	735	-		
14 juin -	16	-	202			

Pendant son séjour à Lyon, le 5e bataillon resta sous le commandement du général Poncet.

HISTORIQUE DU 24e DE LIGNE PENDANT LES DERNIERS MOIS DE 1814 ET L'ANNÉE 1815

———

1814

Avant de reprendre le récit des événements qui ont marqué les derniers jours du 24e de ligne de 1803, il ne semble pas inutile de résumer la situation du régiment au mois de juin 1814.

Le 1er bataillon était arrivé à Lyon le 16 juin ; Les 2e et 6e bataillons se trouvaient dans cette place depuis la veille, et nous venons de voir que le 5e y vint à son tour le 25 juin. Le 3e bataillon, compris dans la capitulation de Dresde et le 4e dans celle de Dantzick étaient en captivité, et leurs éléments ne pouvaient rentrer en France que successivement et à une date encore assez lointaine.

Le 24e fut renforcé à Lyon par des fractions de divers corps licenciés ou réorganisés. C'est ainsi qu'il reçut :

Le 24 juin, 23 officiers et 40 hommes du 2e bataillon de voltigeurs de la jeune garde, partis d'Orléans le 8 juin ;

Le 25 juin, 4 officiers et 47 hommes du 5e bataillon du régiment parti de Besançon le 17 juin ;

Le 28 juin, 25 officiers et 74 sous-officiers et soldats provenant des 4e et 5e bataillons du 137e de ligne, partis des Martigues le 14 juin.

Quand un peu d'ordre eut été rétabli dans le régiment, les 1er, 2e, 5e et 6e bataillons furent remis sur le pied de paix. C'est dans cette situation que nous trouvons le régiment au moment du retour de **NAPOLÉON** de l'île d'Elbe. L'Empereur, débarqué avec une poignée d'hommes, s'avançait rapidement sur Lyon, voyant sa petite armée se renforcer chaque jour par les troupes qu'il rencontrait sur sa route. La garnison de Lyon, consistant dans les 24e et 20e de ligne et le 13e dragons, ne dissimulait aucunement ses sentiments et paraissait prête à ouvrir les bras à **NAPOLÉON** dès qu'il apparaîtrait.

Le 10 mars 1815, le maréchal **MACDONALD**, après avoir passé la revue des troupes en présence du comte **d'ARTOIS**, leur adressa quelques paroles chaleureuses pour les engager à rester fidèles à la cause royale ; mettant tout à coup l'épée à la main, il s'écria d'une voix forte : Vive le Roi !

Pas une voix ne répondit à la sienne. Le succès de l'Empereur était donc certain ; aussi, dès qu'il se présenta, dans la soirée, aux ponts de la Guillotière, les soldats se précipitèrent-ils sur les barricades que l'on avait élevées à grand'peine à la tête de ces ponts et travaillèrent-ils à l'envi pour les abattre au plus vite.

La garnison de Lyon, devenue ainsi l'avant-garde de la petite armée impériale, se dirigea sur Paris en bateau depuis Auxerre jusqu'à Montereau et entra le 20 mars dans la capitale.

Vers la fin du mois, lorsque le gouvernement décida la formation immédiate de six corps d'observation, le 24e fut placé à la 18e division du 6e corps, sous les ordres du comte de **LOBAU** ; mais, quelques jours après, la création d'un 7e corps ayant été ordonnée par suite des mouvements royalistes de Lyon, le régiment fut dirigé en poste sur cette ville et passa sous le commandement du général **GROUCHY** (4 avril)[1].

---

1 7e corps: général Grouchy. - 22a division : général Girard.
1re brigade : général Mesclop.
7e de ligne (3 bataillons). 24e de ligne (2 bataillons).
2e brigade : général Bouvard.
14e de ligne (2 bataillons). | 20e de ligne (3 bataillons).
23e division : général Dessaix.

Les désertions et le renvoi dans leurs foyers d'une grande quantité de soldats par le gouvernement royal avaient tellement affaibli les corps que les bataillons étaient à peu près vides ; on prescrivit de verser tous les soldats dans les deux premiers bataillons ; le 6e fut supprimé, et les 3e, 4e et 5e restèrent à l'état de cadres ; ces derniers bataillons devaient être reconstitués au fur et à mesure de l'arrivée des contingents appelés ou rappelés à l'activité.
En arrivant de Paris, le régiment avait été envoyé à Grenoble[1], puis à Briançon, qu'il devait protéger de concert avec la garde nationale, en attendant la constitution d'une garnison ; aussitôt après, il occupa Chapareillan et Goncelin, pour obser- ver le débouché d'Allevard.
Enfin, le 1er mai, il rejoignit à Mâcon le dépôt et les cadres des autres bataillons qui y étaient depuis quelques jours[2].
Une nouvelle organisation apporta peu de changements à la situation du 24e ; le général **GROUCHY**, nommé maréchal, fut remplacé le 27 avril par le maréchal **SUCHET**, duc **d'ALBUFÉRA**, et le général **PACTHOD** prit le commandement de la division[3].
Vers la fin du mois de mai, les régiments reçurent les aigles qui avaient été solennellement distribuées le 26 mai aux délégations de tous les corps ; ils furent mis sur le pied de guerre, et les 1er et 2e bataillons du 24e, portés à 600 hommes chacun, allèrent prendre position à Aix et Chavannes, près Chambéry. Quant aux cadres des 3e et 4e bataillons, ils furent envoyés à Gap pour « s'y recruter de toute manière[4] ».
Cependant les armées de la coalition s'avançaient vers nos frontières ; le contact fut pris dans les premiers jours de juin et quelques combats partiels furent livrés avec un avantage marqué pour nos armes.

Combat de Montmélian (15 juin 1815)

Le 24e se trouva au combat de Montmélian ; cette position, attaquée de front par la brigade **BOUVARD** et tournée par le général **MESCLOP**, tomba en notre pouvoir ainsi que la garnison qui la défendait.
La colonne française se présenta ensuite devant Aiguebelle pendant que 300 voltigeurs descendaient de la vallée de Maurienne par le col de Cucheron ; le régiment de Savoie, qui nous attendait sous les armes, reçut les assaillants par une fusillade terrible ; mais, chargé à la baïonnette par les grenadiers du 24e et pris en flanc par les chasseurs, ce régiment fut fait prisonnier.
Sur tous les points, les Austro-Piémontais furent refoulés avec des pertes très sérieuses et vigoureusement poursuivis par nos fantassins.
Le rapport du maréchal fait l'éloge de la division dans les termes les plus flatteurs : « M. le maréchal de camp Mesclop, commandant la division[5], le colonel Bugeaud ont exécuté « les

1 54 officiers, 942 hommes.
2 Le dépôt et les cadres des 3o et 4o bataillons comprenaient 78 officiers et 226 hommes.
3 22e division: général Pacthod.
1re brigade: général Mesclop.
7e de ligne. 14e de ligne.
2e brigade : général Bouvard.
20e de ligne. 24e de ligne.
24e de ligne : colonel Genevey (43 officiers, 973 hommes).
1er bataillon : commandant Flamand.
2e Madier.
4 Ces cadres comprenaient : 2 chefs de bataillon, 2 adjudants-majors, 1 officier de santé, 11 capitaines, 9 lieutenants, 9 sous-lieutenants et 156 sous-officiers, caporaux et tambours.
5 Le général Pacthod, malade depuis quelques jours, fut remplacé le 17 juin, à la tête de la division, par le général Curial. Le commandement par intérim fut exercé par le général de brigade Mesclop.

mouvements prescrits avec vigueur et intrépidité ; le 10e chasseurs ainsi que les 7e, 14e et 24e de ligne ont reparu dans le « début de la guerre tels qu'ils ont toujours été sur les champs de bataille ».
Furent cités tout particulièrement : le colonel **GENEVEY, HENRI,** capitaine, **CARTIE** et **DURIEUX**, lieutenants, et les grenadiers **DAVAUD, HUSSON, ALLEGARD, MOISIN, MATURON, COLLIGNON** et **BUGEOT**[2].
Par suite de quelques mouvements de l'ennemi sur Sisteron, les cadres des 3e et 4e bataillons et 2 compagnies complètes furent envoyés dans cette place le 27 juin. Le même jour, le régiment livrait un nouveau combat aux Austro-Piémontais ; ceux-ci, ayant attaqué sur toute la ligne à Conflans et Aiguebelle, furent repoussés avec une perte de près de 300 hommes.

Combats à Aiguebelle (27 et 28 juin 1815)

Le duc **d'ALBUFÉRA**, qui avait appris le désastre de Waterloo et les événements de Paris, proposa vainement une suspension d'armes au général **FRIMONT**, et le combat reprit plus acharné le lendemain. L'ennemi fut repoussé une seconde fois, perdant 1500 hommes tués ou blessés et 500 prisonniers.

28 juin 1815

Cette fois, l'armistice fut accepté, car la leçon avait été rude, et l'on s'engagea de part et d'autre à prendre pour ligne de séparation des armées la frontière de 1814.
La guerre était définitivement terminée et les troupes ne tardèrent pas à être disloquées.
Le 24e se retira successivement à Yenne, Belley et Châteauneuf (15 juillet)[3]. Le 24 août, à Cournon et Martes-de-Vayre, il fut dispersé sur les bords de la Loire.
C'est là que vint le surprendre le licenciement général des troupes de toutes armes ; **Louis XVIII,** remonté sur le trône, n'avait pu pardonner à l'armée sa défection lors du retour de **NAPOLÉON**.
Dès le 23 mars, le roi avait licencié l'armée, mais cette ordonnance reçut son exécution au mois d'août seulement.
En vertu d'une nouvelle ordonnance du 3 août, tous les officiers, les sous-officiers et les soldats durent rentrer dans leurs foyers, par détachements, emportant leurs effets, leur armement et leur équipement.
Les dépôts, conservés seuls, se rendirent dans les chefs-lieux pour le règlement de la comptabilité ; celui du 24e fut envoyé à Bourges et disparut à son tour quelques mois après le licenciement.

****

2 Par ordre du 20 juin 1815, le 24e passa à la 1re brigade de la 22e division (général Mesclop), et fut accolé au 7e de ligne. Le général Bouvard eut sous ses ordres le 14e et le 20e de ligne.
3 2 bataillons : 1020 hommes.